

Mise en page Rémy Rochat

LA TOURBE ET SON EXPLOITATION

Table des matière :

Introduction	3
Quelques mots sur les tourbières, Samuel Aubert, 1896	5
Les tourbières, S.A., 1914	6
La Sagne, S.A., 1932	9
A l'âge de la tourbe, S.A., 1938	10
A propos de tourbières, S.A. 1938	11
Notes sur la Vallée de Joux, les tourbières, S.A., 1938	14
L'exploitation de la tourbe à la Vallée de Joux, S.A., 1943	14
La tourbe, S.A., 1945	16
Les tourbières du Sentier et de Praz-Rodet, S.A., 1950	18
La tourbière du Sentier, S.A., 1950	21
A propos de nos tourbières placées sous réserve, S.A., 1952	21
Les tourbières, par Daniel Aubert, fils de Samuel, 1943	22
La tourbière de Madame Baud, 24 H du 22 juillet 1976	23
La mémoire des Combiers, la tourbe, par J. F. Robert, 1995	27
L'exploitation de la tourbe, par René Meylan, 1929	28
Du vécu, avec Louis Pellet, 1996	30
Exploitation de la tourbe aux Cruilles, près des Charbonnières, 40-46	32
Exploitation de la tourbe à Sagne Wuagnard lors de la dernière guerre	39
Mise de matériel pour l'exploitation de la tourbe en 1921	41
Entretien avec d'anciens ouvriers des tourbières de la Vallée de Joux, Par Maria Cristijna Mola, 2007	42
La tourbe selon René Weibel, 1950	50
Compléments, avec une longue étude de Lucien Reymond sur la tourbe	51

Introduction

Les tourbières et leur exploitation, que voilà un sujet propre à passionner les foules, un peu à l'instar de l'exploitation des glaces sur le lac Brenet.

La tourbe, s'il est un auteur qui semble avoir apprécié cette matière et le biotope en lequel elle se crée, c'est bien Samuel Aubert du Solliat. Il écrivit des articles sur le sujet de 1896 à 1952, avec 1938 qui fut une année très prolifique où il produisit non moins de trois papiers. C'est dire si cette matière passionnait notre auteur local.

Certes les textes de S.A. ne sauraient être autres que répétitifs. Par souci d'exhaustivité, nous les reproduisons néanmoins tous plus bas. D'autres auteurs collaboreront bien malgré eux à la constitution de cette brochure, citons en particulier René Meylan, Daniel Aubert, fils de Samuel, Mme Francine Brunschwig, l'abbé Francis Bono, Jean-François Robert, Maria Cristina Mola, plus d'autres encore. Nous invitons toutes celles-là ou tous ceux-là sans leur fournir aucun carton d'invitation. Le banquet que nous vous proposons aujourd'hui est des plus discret, juste là pour fixer de la matière, et non pour aller vous l'offrir à Pierre, Jacques ou Jean, d'ici ou d'ailleurs. C'est naturellement regrettable vu l'intérêt du sujet, mais c'est ainsi. Discretion oblige.

Pour rentrer mieux encore dans l'ambiance de la tourbe, il convient de comprendre à quel point l'exploitation de celle-ci en période de guerre, en temps de paix on s'en désintéressait très vite, était réglementée. La main de l'Etat, par circulaires, formulaires, correspondances diverses, restait très lourde. On est dans un pays où tout est contingenté, contrôlé, pesé, dans les combustibles autant que dans l'alimentation. La liberté n'est plus guère de saison. Les administrateurs de tous poils ont le beau rôle qui régentent ce pays à leur manière. Ce sont eux qui commandent.

Mais n'oublions pas la tourbe, ce combustible du pauvre, que critique très sévèrement Charles-Edouard Rochat qui n'en avait peut-être jamais eu besoin, allez savoir. D'où cette réticence envers un produit qui avait tout de même permis à bon nombre de nos concitoyens de franchir sans trop de peine une époque difficile où il n'était plus question de mettre du charbon dans la chaudière.

Il est évident que cette brochure consacrée à la tourbe n'épuise aucunement le sujet sur lequel de plus documentés que nous devront se pencher à nouveau. Cette publication n'étant en conséquence qu'un tout petit pas dans la connaissance la plus exhaustive possible pour l'heure de ce matériau qui trouvera peut-être un jour, avec la raréfaction des autres combustibles, une nouvelle jeunesse. Cela naturellement dans un premier temps au grand détriment de nos paysages, mais avec le temps, en amélioration de ceux-ci. Car tout ne se répare-t-il pas, et ces grands trous que l'on fait, quand ils se remplissent d'eau, ne deviennent-ils pas des biotopes des plus intéressants, plus intéressants même

qu'ils ne l'étaient en constituant autrefois de simples landes ? L'exemple le plus frappant ce sont ces étangs aux Cruilles, au Campe, Derrière-la-Côte et en bien d'autres lieux.

Alors... vive la tourbe !

Les Charbonnières, en mars 2007 :

RR

SAGNES, TOURBE ET TOURBIERE

Quelques mots sur les tourbières et leur végétation – FAVJ du 10 décembre 1896 –

Les tourbières qui couvrent une bonne partie du fond de notre vallée, se rencontrent également dans le Jura neuchâtelois et bernois ; le plateau suisse en possède quelques-unes de grands dimensions, entre autres celles d'Einsiedlen. Dans les Alpes, les tourbières sont nombreuses, mais toujours de surface restreintes.

Les tourbières ne peuvent se former que dans les dépressions du terrain et sur un sol imperméable à l'eau. Le profil en est toujours convexe et s'élève de quelques centimètres au-dessus du niveau des prairies environnantes : de là le nom scientifique de « haut marais » (Hochmoor) donné aux tourbières, par opposition aux prairies tourbeuses, possédant une végétation toute différente et appelées « bas marais »

La tourbe se forme par la décomposition lente des plantes sous l'eau ou dans un sol imprégné d'eau. Les débris végétaux : racines, feuilles, tiges, fruits, sont faciles à reconnaître sur la tanche des parties exploitées.

Examinons en quelques lignes et sans entrer dans de grands détails, de quelle manière se sont formées les tourbières de la vallée de Joux. Le sous-sol des tourbières du canton de Neuchâtel et du plateau est une argile siliceuse appelée « boue glaciaire » provenant de la décomposition des roches cristallines et qui a été amenée là par les gigantesques glaciers de la dernière période géologique. Répandue dans les dépressions du sol, la boue glaciaire a retenu l'eau, laquelle a ensuite permis la décomposition des plantes qui, avec les années, a formé la tourbe.

Mais les glaciers des Alpes n'ont pas pénétré dans la Vallée : on ne voit chez nous nulle trace de blocs erratiques (granit ou gneiss) si répandus sur le versant oriental du Jura. Les tourbières de La Vallée ont eu pour cause première ses propres glaciers. Le Jura a eu, à l'époque glaciaire, ses glaciers à lui, bien entendu de faibles dimensions comparés à ceux des Alpes. La Vallée devait être couverte de masses de glace descendant de la chaîne du Mont-Tendre, de la Dent-de-Vaulion et du Risoud : ces glaciers devaient aussi pousser devant eux des blocs de rocher et charrier sous leur masse de glace une boue calcaire provenant du frottement contre les roches qu'ils ont recouvertes. Et c'est précisément cette boue que « nos glaciers » ont déposée dans les bas-fonds qui a été la cause de la formation de tourbières dans la vallée de Joux.

Par suite de l'humidité constante du sol et du rayonnement de la chaleur, les tourbières ont un climat froid qui permet, comme nous allons le voir, l'existence plusieurs plantes caractéristiques des régions arctiques. Un naturaliste français (Martins) a comparé l'aspect des tourbières jurassique à celui d'un paysage de la Laponie. « Non seulement, dit-il, les arbres, mais les plantes herbacées sont les mêmes ». Rien n'est plus vrai, et l'observation de Martins a été confirmée par d'autres voyageurs.

Ce n'est pas la place, ici, d'énumérer la flore des tourbières. Non, nous nous bornerons à citer quelques espèces végétales dignes d'intérêt. Disons d'abord que la Sagne du Sentier, en particulier, renferme une quinzaine de plantes qui n'apparaissent qu'ici et là, dans d'autres tourbières du Jura et dans les marais du centre de l'Europe, mais qui, par contre, sont très communes dans la zone circumpolaire.

Le fond de la végétation de toutes les tourbières est constitué par des mousses spongieuses appelées sphaignes : elles prennent la part la plus grande à la génération de la tourbe. Des arbres, le bouleau blanc et le pin des montagnes, de nombreux arbustes (airelles, bruyères) enfonce profondément leurs racines dans la couche des sphaignes ; tous ensemble ils donnent à la tourbière sa physionomie propre, si différente de celle des prairies environnantes. Un arbrisseau peu commun est le bouleau nain haut de 1 à 3 pieds : il est caractérisé par de

petites feuilles rondes, dentées sur les bords. Le bouleau nain apparaît disséminé dans les tourbières du Jura, à Einsiedeln, en Bavière et dans le nord de l'Allemagne ; mais sa véritable patrie est la région arctique circumpolaire où il s'élève jusqu'au 73^e degré de latitude. La surface des mousses est partout émaillée de petites feuilles rondes et rougeâtres, disposées en rosace et appartenant à une plante nommée *rossolis* (vulg. gobe-mouches) ; certes le nom commun de gobe-mouches est bien choisi, car elle est carnivore : les insectes font les frais de ses repas. Les feuilles du *rossolis* sont revêtues d'une quantité de poils raides terminés chacun par une gouttelette d'un liquide visqueux. De loin, toutes ces gouttelettes ressemblent à autant de perles de rosée ; les pauvres insectes s'y trompent et viennent s'abattre sur les feuilles qui sont autant de pièges ; ils sont immédiatement collés, englués de tous côtés et finalement étouffés. La substance organique de ces malheureux est ensuite digérée et absorbée pour servir à la nourriture de ce petit végétal qui est un véritable carnassier.

Il ne nous serait pas difficile de citer encore plusieurs phénomènes des plus intéressants ayant rapport à l'histoire naturelle des tourbières ; cependant nous craindrions en allongeant d'abuser de la patience du lecteur, et nous terminerons là ces quelques considérations.

Z.¹

Les tourbières – La Revue du 8 avril 1914 –

La tourbe, on le sait, est une substance qui se forme par la décomposition lente des végétaux dans un milieu imprégné d'eau et par là, plus ou moins privé d'air.

En général, toute tourbière a pour origine un étang, un lac sans écoulement et graduellement envahi par une abondante végétation aquatique. En s'accumulant, en se décomposant partiellement, les débris de cette dernière donnent naissance à ce que nous nommons la tourbe.

A sa surface, la couche de tourbe, dont l'épaisseur peut atteindre plusieurs mètres, est habitée par une végétation spéciale qui se transforme à son tour en tourbe, parce que les détritiques qui en proviennent, s'enfouissent dans un milieu privé d'air et sont incapables de se décomposer rapidement et complètement. Aussi la couche de tourbe s'épaissit d'année en année et le profil de la tourbière forme une ligne convexe bien visible quand on le considère de l'extérieur.

A la vallée de Joux, la superficie occupée par les tourbières est considérable ; autrefois, avant la colonisation, elle devait être bien plus considérable encore, car petit à petit nombre d'entre elles ont été défrichées, livrées à la culture et font aujourd'hui partie de notre domaine de bonnes prairies fourragères. Les plus grandes, les plus caractéristiques s'aperçoivent près du Sentier, du Brassus et dans la région voisine de la frontière française, constituant les montagnes de la commune de Morges.

Les tourbières ne sont pas des endroits que l'on choisit comme buts de promenade, comme les pâturages, les forêts, les sommités. Elles n'offrent pas de coins jolis, pittoresques, qui vous invitent à vous asseoir pour rêver à tout et à rien. Elles ne possèdent pas de belvédères d'où l'on puisse inspecter l'horizon, voir ce qui se passe par de là. Non, tant s'en faut ! Elles sont le refuge par excellence de l'humidité ; le repaire de l'air crû et en été le séjour préféré des taons qu'à La Vallée nous appelons sans rougir des tavans – ces maudits insectes qui, dans les tourbières, sont encore plus féroce qu'ailleurs.

Mais si les tourbières ou sagnes n'ont rien d'amène, elles sont habitées par une végétation très curieuse, très particulière et dont bon nombre de représentants ne se rencontrent pas ailleurs. Si vous le voulez bien, nous y ferons une promenade ensemble.

¹ Z pour Samuel Aubert.

Ce qui frappe avant tout, quand on s'approche d'une tourbière, c'est la végétation arborescente dont elle est revêtue. La tourbière du Sentier, notamment, est enclose d'une belle ceinture de pins et de bouleaux associés. Le pin n'est pas à confondre avec le pin sylvestre croissant sur les collines sèches ou dans les forêts du Plateau. Notre pin des tourbières, c'est le pin montagnard, fréquent ailleurs, ainsi dans les escarpements et sur les pentes de la Dent-de-Vaulion, au Crêt-de-la-Neige (le plus haut sommet du Jura français) et dans les Alpes où il prend volontiers le long des pentes raides une forme buissonnante et couchée.

Le bouleau blanc est le fidèle compagnon du pin dans toutes nos tourbières. Avec ses ramilles allongées, menues, descendantes et surtout son écorce d'un beau blanc, cet arbre est l'ornement de nos paysages de tourbières. Dans la physionomie austère et la teinte grisaille qui leur son particulières, le bouleau jette une note gaie, une nuance éclatante qui fait plaisir.

Là, tout près de la lisière où de grands bouleaux font un embryon de forêt, vous distinguerez sans peine un arbrisseau que vous n'aurez jamais vu ailleurs. Ses feuilles sont petites, arrondies et régulièrement festonnées : c'est le bouleau nain. Admirez-le comme il le mérite, car c'est un joyau de la flore de nos tourbières, un représentant authentique sous nos latitudes de la végétation des steppes glacées ou toundras de la zone circumpolaire. Dans toute l'Europe centrale, on ne le rencontre que dans les tourbières et pas dans toutes encore ; dans le nord, au contraire, il est répandu à profusion.

Au sapin, ou mieux à l'épicéa, les tourbières ne disent pas grand-chose ! Il y a trop d'humidité pour lui. On en rencontre pourtant quelques-uns, de préférence dans les tourbières en voie de dessèchement ; dans les autres, les vraies, celles qui sont dans leur plein épanouissement, il y en a peu ou point.

Franchissons maintenant la ceinture arborescente et entrons dans la tourbière proprement dite, la sagne comme on dit aussi. Notre regard est arrêté par une immense étendue hérissée de monticules peu élevés, séparés par de petits flaques pleines d'une eau stagnante, très peu profonde. Ces monticules ou bosses sont revêtus d'une végétation touffue de mousses, appelées sphaignes. Spongieuses à l'excès, elles conservent l'humidité d'une manière permanente et en se décomposant par leurs parties inférieures, elles contribuent pour une très large part à la formation de la tourbe. Elles sont donc par excellence, les plantes génératrices de la tourbe.

Ces sphaignes constituent un tapis très dense, de véritables coussins, réservoirs inépuisables d'humidité. Toutefois elles autorisent d'autres végétaux à vivre au-dessus d'elles et même à les surmonter complètement. Voyez là, tous ces arbustes qui rappellent les myrtilles. Ils ont des feuilles bleuâtres, des fruits plus gros, plus bleus, mais moins savoureux que la myrtille. Vous avez sous les yeux l'airelle des marais – la « *cruille* » - plante très commune dans la toundra, ainsi que dans les Alpes où elle croit associée avec le rhododendron.

En fait d'airelles, en voilà encore une autre espèce : la canneberge, une toute petite, mais une toute jolie qui étale à la surface des pelotes de sphaignes ses minuscules tiges rampantes, constellées d'innombrables et délicieuses fleurs roses. Avez-vous jamais admiré plus joli tableau ? Et dire que quantité de gens ne les ont jamais vues, ces mignonnes canneberges et qu'il faut les leur montrer du doigt !

Si nous cherchons au bord des flaques, nous ne tarderons pas à découvrir un nouveau type bien spécial de cette flore des tourbières : le Rossolis ou gobe-mouches. Ici, regardez, il y en a toute une colonie : une petite plante haute de quelques centimètres avec des feuilles rougeâtres, disposées en rosace et hérissées d'une infinité de tentacules, terminées chacune par une petite tête sécrétant un liquide visqueux. Comme son nom le laisse soupçonner, ce rossolis est une plante mangeuse d'insectes. Trompées par l'apparence, de petites mouches se prennent à la glu des tentacules et sont bientôt immobilisées. C'est alors qu'intervient la fonction carnassière du végétal. Les têtes terminant les tentacules se mettent à sécréter un suc

acide analogue au suc gastrique des animaux et sous son influence, les parties molles du corps de l'insecte sont digérées.

On peut facilement s'offrir le plaisir d'élever chez soi ce curieux rossolis. On emporte deux ou trois pieds avec la mousse adhérente, on les place dans une assiette et on les arrose de temps à autre avec de l'eau de pluie. Et c'est là que commence l'intérêt, on peut alimenter ces élèves d'un nouveau genre avec de toutes petites mouches, un peu de blanc d'œuf ou de fromage et on assistera avec un plaisir croissant aux diverses phases de la capture et de la digestion de la proie².

Mais la tourbière présente bien d'autres aspects encore que celui que nous venons d'esquisser. En effet, voici de véritables prairies couvertes d'une herbe courte, grossière, où prédominent les laiches, les scirpes, etc., pour la plupart composants de la flore arctique. Voici encore les fortes et nombreuses touffes de la linaigrette, remarquables par ses inflorescences cotonneuses.

Si maintenant nous dirigeons nos pas vers une zone dont l'humidité a été depuis longtemps drainée par de profonds fossés, nous rencontrons une végétation tout autre, qui ressemble fort à celle des localités sèches. Des pins en grand nombre, des sapins forment ici et là de vrais fourrés ; des touffes luxuriantes de rougeoles de myrtilles, ont envahi le sol, comme dans les forêts. Ailleurs ce sont des étendues entièrement couvertes de bruyères. Quelconque en temps ordinaire, la bruyère ! Mais au moment de la floraison, elle devient tout simplement magnifique et les fleurs roses dont elle se pare à la fin de l'été, font de la tourbière un jardin d'une incomparable beauté. C'est qu'elles sont jolies et fines et délicates comme tout, ces fleurs de bruyères et les pieds de bruyères exotiques si fort à la mode aujourd'hui sont loin d'offrir la même beauté que notre simple bruyère indigène à l'instant de sa floraison.

Chose curieuse, mais qui s'explique par des considérations que je ne puis développer ici, les bruyères n'apparaissent, chez nous, à une exception près, que dans les tourbières ; les pâturages, les prairies n'en ont pas. Economiquement il n'y a pas lieu de s'en plaindre, car dès que la bruyère fait son apparition sur les pâturages, c'est que le sol est en passe de perdre graduellement sa fertilité.

Je n'ai parlé ci-dessus que des plantes les plus caractéristiques de nos tourbières. Il y en a bien d'autres et de très rares encore, qui n'y apparaissent que grâce à l'humidité permanente du sol. Parmi ces dernières, plusieurs sont en voie de disparaître ou ont déjà disparu. Pourquoi ? A cause de l'exploitation intense dont les tourbières sont l'objet et qui a pour conséquence l'assèchement du sol, duquel résulte une transformation radicale des conditions d'existence offertes aux végétaux et la disparition plus ou moins rapide de ceux qui sont incapables de supporter le changement intervenu. Or, l'exploitation ou le défrichement devenant toujours plus énergiques, c'est la perte assurée de toutes ces plantes spéciales qui aux yeux des botanistes, sont autant de trésors. Pour remédier dans une certaine mesure à cette fâcheuse perspective, la « Ligue suisse pour la protection de la nature » a obtenu de la commune de Ste-Croix, la mise à ban d'une petite tourbière située à la Vraconnaz. Grâce à cette mesure, on espère conserver longtemps les raretés qui ont trouvé un refuge dans cet endroit de la patrie vaudoise.

Le naturaliste Ch. Martins a écrit quelque part : « N'était-ce leur végétation arborescente de pins et de bouleaux, l'aspect des tourbières serait absolument celui de la toundra laponne ». Ce n'est pas seulement par leur aspect que nos tourbières rappellent la steppe arctique, c'est aussi par leur composition botanique. En effet, de nombreuses espèces de nos tourbières croissent dans la toundra, exemple : le bouleau nain, etc. Pour qu'il en soit ainsi, il faut une similitude de climat entre les deux régions. Et cette similitude existe. Dans l'une comme dans l'autre, nous avons un sol humide et un air froid.

² Curieuse proposition du Maître qui d'habitude offre plus de retenue vis-à-vis des prélèvements de fleurs sur le terrain !

La plupart des botanistes admettent une origine arctique pour les espèces communes à la zone circumpolaire et aux tourbières, et les migrations de ces espèces du nord au sud, causées par la période glaciaire. A une époque fort ancienne, les glaciers des Alpes s'avançaient vers le nord, bien au-delà de leurs limites actuelles ; les glaciers arctiques aussi descendaient vers le sud et atteignaient le nord de l'Allemagne. Ces derniers auraient refoulé devant eux les composants de la flore arctique, lesquels auraient aussi habité la zone intermédiaire comprise entre le front des glaciers arctiques et alpins, savoir le centre de l'Allemagne. Il est à noter qu'à cette époque, cette région devait jouir d'un climat humide et froid, d'un climat glaciaire.

Lors du retrait des glaciers, ces végétaux, en même temps qu'ils retournaient vers le nord, reprendre possession de leurs anciennes stations, auraient suivi les glaciers alpins dans leur recul, pénétré en Suisse, mais ne se seraient conservés, dans la suite, grâce à l'amélioration du climat, que dans les localités offrant des conditions d'existence semblables à celles de leur lieu d'origine, savoir dans les tourbières.

Ainsi les plantes de nos tourbières sont envisagées comme des reliques, c'est-à-dire comme des êtres originaires du nord, arrivés chez nous sous l'influence des conditions créées par le climat glaciaire et qui se sont maintenues seulement dans les localités où le climat rappelle le plus celui qui a présidé à leurs migrations vers le sud.

Telle est, en abrégé et grossièrement résumée, la théorie par laquelle on explique la ressemblance botanique existant entre les tourbières du Jura et la zone arctique. Elle s'appuie surtout sur le fait qu'en Allemagne, on a retrouvé à l'état fossile plusieurs éléments de cette flore glaciaire.

Donc, si les tourbières du Jura sont de « tristes coins », elles offrent d'autre part un intérêt scientifique considérable, tant par la connaissance et l'étude des plantes qui y ont élu domicile, que par les problèmes que leur présence permet d'exposer.

On comprend donc l'affection que les botanistes portent aux tourbières et les efforts qu'ils font pour en conserver au moins quelques lambeaux par-ci par-là.

Sam. AUBERT

La Sagne – FAVJ du 22 septembre 1932 -

Par une de ces rayonnantes fin d'après-midi, traversez des prés rudes où les sauterelles affolées par la chaleur bondissent en tous sens, et entrez dans la Sagne. Vous ressentez aussitôt ce petit choc indéfinissable que l'on éprouve en pénétrant dans un monde nouveau ou peu connu. La Sagne est comme ces maisons de campagne closes les trois quarts de l'année, qui ne s'animent que l'été et dont les hôtes restent distants et presque un peu mystérieux.

L'hiver, elle est morte, totalement abandonnée. Durant les nuits claires, il y fait un froid coupant et le matin les bouleaux givrés sont des merveilles de grâce et de fragilité. Au printemps, alors que dans les bois, dans les prés tôt réveillés, on chante depuis longremps, la Sagne reste fermée encore, et maussade. Puis le solstice d'été passé, la maison s'ouvre un beau jour.

Mais j'ai oublié de dire qu'il y a deux Sagnes, l'une triste, dénudée, des pins qui ne parviennent pas à grandir, un sol spongieux, des trous perfides masqués par des coussins de sphaignes. Un pays du haut-nord. Par ci, par là, les étoiles roses de la minuscule airelle canneberge.

Puis l'autre Sagne, la grande Sagne comme on l'appelle, celle dont les pins ont de vrais troncs où l'on peut grimper et une belle couronne où nichent les corbeaux. Cette Sagne a beaucoup d'attraits. D'abord elle a une lisière, et dans le Jura, les lisières sont rares. Le pâturage et la forêt font bon ménage. Si du pâturage vous allez vers la forêt, les nombreuses sentinelles avancées des sapins vous avertissent de sa proximité.

La Sagne, elle, n'entretient aucun rapport avec le pré, son voisin. Vous entrez dans la Sagne et le pré a disparu. Vous faites un pas hors de la Sagne et le pré vous prend. Il ne veut pas de pin-sentinelle et la Sagne ne tolère aucune herbe qui ne soit d'elle.

La Sagne a donc une façade close sur le monde, c'est sa lisière. Par places, elle s'entoure aussi d'un cercle magique de fossés et de fondrières perfides défendues par des hordes de taons. Vous avez franchi les fossés, évité les trous pleins d'eau noire et vous entrez. Aussitôt l'illusion s'empare de vous. L'illusion d'abord que l'on est dans une plaine. Sensation rare et nouvelle du sentier qui va de ci de là sans monter ni descendre. Monter, descendre, esclavage de la montagne ! Sur un sol délicieusement élastique, vous passez entre d'aimables bouleaux qui sont les laquais en livrée blanche de cette maison aristocratique. Vous traversez des clairières où de raides angéliques font le vis-à-vis aux épilobes élégantes dont l'épi n'est jamais fleuri en entier.

Tout est fin et distingué et comme vieillot, depuis les graminées incroyablement légères, les agrostides (en comparaison desquelles le pain d'oiseau n'est qu'un lourdaud), jusqu'à la bruyère vieux-rose, la succise bleu-sombre, la parnassie blanche, effacées et distinguées comme ces vieilles dames de la bonne société. Et partout ce parfum subtil et tout particulier des saules chauffés par le soleil...

Au milieu de la grande Sagne je m'assieds au pied d'un pin et je suis ainsi en pleine forêt de Sibérie. Des forêts immenses m'entourent. Derrière ces bouleaux, il en est d'autres et plus loin d'autres encore. Je les verrais bien si je grimpais sur mon pin. Je verrais la ligne infinie des pins jusqu'à l'extrême horizon. C'est un soir d'été sans fin comme ils sont au-delà du cercle polaire. La forêt n'a pas de limites, le temps n'existe plus. La plénitude du monde m'étreint.

Août 1932.

A l'âge de la tourbe – la Revue du dimanche 13 mars 1938 –

Le combustible « tourbe » a joué autrefois un rôle considérable dans le Jura et ailleurs aussi. Mais avant la guerre déjà, son emploi, fortement concurrencé par les charbons minéraux, avait beaucoup diminué. Pendant la guerre, au contraire, il a repris une importance énorme, vu les difficultés d'importation de la houille. Actuellement, l'utilisation de la tourbe est presque complètement abandonnée.

Aussi il nous paraît indiqué de présenter aux jeunes générations ce combustible délaissé, ainsi que les diverses opérations qui concernaient son extraction et sa manutention. Disons tout d'abord que la tourbe est un combustible de mauvaise qualité, qui donne peu de chaleur, beaucoup de fumée dont l'odeur est peu agréable. Sa puissance calorifique dépend de la profondeur à laquelle elle a été extraite. En effet, la tourbe de fond, noire et compacte, contient proportionnellement plus de charbon que la tourbe de surface, brune et fibreuse.

On sait que la tourbe est un charbon naturel provenant de la lente décomposition de débris végétaux dans un milieu privé d'air. La tourbière, soit le champ d'origine de la tourbe, est un ancien lac ou étang comblé peu à peu par une végétation envahissante, dont les restes sont devenus la tourbe. Sa profondeur est très variable et peut atteindre plusieurs mètres. La tourbe est constituée essentiellement par des mousses, mais elle contient aussi quantité de racines, tiges, feuilles etc. appartenant à divers végétaux, ainsi que des troncs d'arbres couchés, appelés *comes*, souvent bien conservés et qui après une longue exposition à l'air, donnent un combustible de grande valeur.

Avant d'exploiter la tourbe, il était nécessaire de creuser dans sa masse de profonds fossés destinés à l'écoulement de l'eau. L'extraction se faisait à la main au moyen de bêches et la tourbe détachée sous forme de morceaux plats et réguliers, était étendue sur le sol pour commencer sa dessiccation. Ces morceaux étaient ensuite retournés, puis adossés deux à deux

et enfin dressés en lanternes, savoir en tas coniques hauts de 1 à 1,50 m. à travers lesquels le vent était capable de passer et d'ajouter son action desséchante à celle du soleil. Dans les étés secs, la tourbe séchait facilement, mais dans les étés humides, hélas, on ne rentrait souvent que de la marchandise de toute mauvaise qualité. Et la tourbe, plus que le bois peut-être, doit être très sèche si l'on veut qu'elle chauffe.

La récolte de la tourbe était aussi toute une affaire. Les morceaux étaient mis en sacs, chargés sur un char, amenés à domicile et montés à dos d'homme au galetas, opération pénible et salissante à l'excès, à cause de la poussière. Le Jura neuchâtelois possède des tourbières d'une grande étendue et la commune de La Sagne a sa « Chanson des tourbières », une chose charmante qui conte finement la succession des saisons à la surface des tourbières.

Jadis à la Vallée de Joux, voici bien des dizaines d'années, l'horlogerie était une industrie essentiellement domestique. On travaillait en famille et l'artisan avait souvent à ses côtés un ou plusieurs apprentis qu'il initiait à sa spécialité : ébauche, cadratures, etc. Volontiers, l'atelier était une pièce de petite dimension, située au pignon, éclairée par plusieurs fenêtres contiguës et qu'on appelait le « cabinet ». De là le nom de *cabinotiers* que l'on donnait parfois aux horlogers de ces temps lointains.

L'hiver durant, une température constante devait y régner depuis le matin jusque tard dans la soirée. Et dans ce but, on s'adressait de préférence à la tourbe qui a l'avantage de brûler lentement. La caisse à tourbe était déposée près du petit fourneau en fonte non garni et de temps à autre l'un des occupants de l'atelier quittait sa place pour fourrer un morceau de tourbe dans l'engin de chauffage. C'était occasion de se détendre un brin, de rebourrer sa pipe, de raconter quelque histoire ou d'émettre sur l'individu que l'on voyait passer sur la route un jugement parfois dépourvu de charité chrétienne.

C'était une douce existence que vivaient alors nos horlogers dans leurs cabinets. Le travail ne pressait pas ; on pouvait s'accorder du bon temps tout en gagnant largement sa vie, qui était bon marché. Et dans certains de ces cabinets où œuvraient côte à côte maître et apprentis, on ne se faisait pas faute à l'occasion de « charrier » tel de ces derniers mal défendu par une naïveté congénitale. Ainsi, pour l'initier à la trempe, on l'envoyait plonger sa pièce d'acier rougie au chalumeau..., dans la fontaine située hors de la maison. Entre autres farces, voici celle qu'un jour on réserva au « ministre » qui passait pour la collecte des incurables. Le voyant venir, ne voilà-t-il pas qu'un polisson d'apprenti se met à chauffer le « péclet » de la porte avec sa lampe à esprit de vin. Et vous voyez la suite...

Ces mœurs, consécutives à ce qu'on peut appeler l'âge de la tourbe dans notre contrée, sont révolues. Aujourd'hui, la presque totalité des horlogers travaillent en usine où l'horaire est strict, et la discipline sévère. L'emploi domestique de la tourbe a quasi disparu. Le reverrons-nous ? Il faut espérer que non !³

S.A.

A propos de tourbières – Journal d'horticulture du canton de Vaud de septembre 1938 –

Dans leurs créations, les horticulteurs-paysagistes ne se préoccupent guère des tourbières, car vit-on jamais un propriétaire demander que, dans son parc ou son jardin, on lui aménage un endroit marécageux ? Cependant, il est des jardins à base scientifique qui ont leur tourbière minuscule, savoir un petit étang où l'on a introduit des plantes originaires des tourbières et où l'on espère qu'en se décomposant au fond de l'eau, leurs débris produiront avec le temps de la tourbe. Mais de par leur origine et par le nombre de plantes très intéressantes auxquelles elles donnent asile, les tourbières sont des coins de nature dont maints horticulteurs ne sauraient se

³ Vœu pieux. Pendant toute la seconde guerre mondiale l'extraction de la tourbe repris en plein à la Vallée, et cela, dans la plupart des cas de manière toute industrielle.

désintéresser, lors même que le jardinier n'utilise que peu ou pas les espèces spéciales que l'on y observe.

Les tourbières proviennent d'anciens lacs, d'étangs, peu à peu envahis et comblés par la végétation. A l'air libre, les débris végétaux se décomposent rapidement et au bout de quelques années, il n'en reste rien ou peu de chose. Il n'en va pas de même dans un milieu pratiquement privé d'air comme l'eau. Là, la décomposition est lente et avec l'aide du temps, la substance végétale s'enrichit peu à peu en charbon, les autres éléments constitutifs étant progressivement éliminés.

La tourbe qui forme le sol de la tourbière résulte donc de la décomposition des végétaux qui ont vécu autrefois à la surface ou dans un lac aujourd'hui disparu. Mais le processus exige des temps très longs, et les tourbières de notre pays ont des siècles, voire des millénaires d'existence. Etant un milieu imprégné d'eau et peu accessible à l'air, la tourbe continue à se former actuellement encore par la décomposition de la couche végétale superficielle, tout au moins dans les tourbières naturelles qui ne sont pas en état d'assèchement intense par de profonds fossés de drainage.

On acquiert facilement la preuve que la tourbe est d'origine végétale en la soumettant à l'analyse. Sans difficultés, on reconnaît dans sa substance les organes végétaux, tiges, feuilles ou les tissus les constituant, même les cellules microscopiques dont ils sont formés. Très souvent, sont inclus dans la tourbe des débris massifs, troncs d'arbres couchés – appelés parfois *cames* – dont la matière ligneuse est encore très ferme et résistante. Après dessiccation par une exposition prolongée à l'air, ces *cames* fournissent un combustible de grande valeur. La tourbe des couches profondes, beaucoup plus riche en charbon, brûle en donnant une chaleur bien supérieure à celle que produit la tourbe de surface.

Parmi les végétaux générateurs de la tourbe, citons spécialement les *sphaignes* (*Sphagnum*), espèces de mousses spongieuses, que les jardiniers emploient pour la culture de diverses plantes de serre, et, sauf erreur, pour l'emballage d'espèces délicates. Ces *sphaignes* vivent aujourd'hui encore à la surface des tourbières peu drainées ; certaines espèces s'observent dans les forêts très fraîches. Elles sont toujours humides parce qu'elles ont la propriété d'absorber et de conserver l'eau de pluie. Pour de nombreuses plantes qui exigent un substratum frais et humide, exempt de chaux, elles réalisent un milieu d'existence idéal. C'est ainsi que nous voyons vivre dans le *sphagnum*, la *canneberge*, sorte d'airelle minuscule aux tiges très fines et rampantes portant des fleurs étoilées d'un rose vif, qui jettent une note colorée et bienvenue dans la teinte plutôt neutre du paysage.

Sur les *sphaignes* on observe aussi le *Drosera* ou gobe-mouches, ces plantes insectivores dont il a été question précédemment (voir numéro d'octobre 1937). Ces deux espèces, d'autres aussi, exigent impérieusement un sol toujours humide et frais, et dès que l'on porte atteinte à cette double qualité par des fossés de drainage, elles se raréfient et disparaissent, ce qui s'est produit pour plusieurs, signalées dans les anciennes flores mais introuvables aujourd'hui.

Parmi les plantes spéciales aux tourbières, certaines sont d'origine arctique. Refoulées vers le sud par les glaciers nordiques des temps passés, elles sont arrivées devant eux en Europe centrale et s'y sont répandues. Lors du retrait des anciens glaciers, elles ont trouvé un refuge dans les tourbières dont les conditions de sol et de climat rappellent celles de leur pays d'origine. Elles s'y sont maintenues et s'y maintiennent tant que la tourbière n'est pas livrée au dessèchement. Ce sont, en somme, des reliques de la période glaciaire.

Le *sphagnum* héberge aussi la *camarine* ou raisin de corneille, arbuste minuscule, parent du buis, portant de courtes feuilles linéaires et de petits fruits d'un noir brillant rappelant les myrtilles. La *camarine* se rencontre aussi dans les champs de rhododendrons des Alpes.

La tourbière n'exclut pas la végétation arborescente. Au contraire, des arbres comme les pins, les bouleaux en sont les hôtes habituels. C'est le *pin de montagne* et non le pin sylvestre

des collines sèches de la plaine, qui habite la tourbière sous la forme de pieds rectilignes, atteignant une taille de cinq à six mètres en moyenne. La même espèce croît aussi contre les pentes rocheuses, sur les arêtes, les sommets du Jura et d'autres montagnes, caractérisés par une extrême siccité. Et l'on se demande comment il se fait que cet arbre puisse vivre dans des stations aussi différentes : la tourbe mouillée et la rocaille sèche. C'est que la tourbe jouit d'un pouvoir de rétention extraordinaire vis-à-vis de l'eau ; elle la tient et ne la lâche pas. Aussi, a-t-on le droit de la considérer comme un milieu physiologiquement sec. En bien des endroits de la tourbière, l'aspect des pins est calamiteux ; ils restent courts, envahis par les lichens, les branches inférieures sèches ou garnies d'aiguilles jaunissantes ; quoi ! ils ont tout l'air de végétaux souffrant du sec. Du reste, leur croissance est d'une lenteur extrême ; ainsi un individu de 3 m de haut, de 6 cm de diamètre à 10 cm au-dessus du sol, accuse un âge de 85 ans.

En fait d'arbres, on observe encore quelques rares *sorbiers des oiseaux*, *trembles*, puis des buissons, *saules*, *chèvrefeuilles*, etc. L'*épicéa* et le *sapin blanc* n'apparaissent guère que dans les parcelles asséchées et encore sont-ils souvent d'un aspect malingre et souffreteux, preuve qu'ils ne sont pas à leur aise dans la tourbière.

Les plantes que l'on rencontre toujours dans les tourbières, ce sont les aireselles : l'*airelle des marais* ou cruille, la *myrtille* et parfois aussi l'*airelle rouge*, ponctuée ou *rougeole*. La première surtout est parfois d'une abondance telle qu'elle couvre complètement le terrain et si ce n'était son humidité et le boisement des pins, on pourrait se croire dans quelque garrigue provençale. Cette impression, on la ressent davantage encore dès que l'on parcourt les endroits les plus secs envahis par les *bruyères* (*Calluna*, pas la bruyère rose ou *Erica*). Et c'est un tableau bien riant qu'elles offrent, ces bruyères, quand elles se mettent à fleurir. Toutes ensemble, elles se couvrent de jolies fleurs d'un rose pâle qui sont une joie pour les yeux, tandis que mélancoliques sont plutôt les pensées inspirées par la contemplation des landes d'aireselles. Certes, l'aspect général de la tourbière n'a rien de souriant et le naturaliste Ch. Martins l'a fort bien défini en écrivant : « N'était-ce leur végétation de pins et de bouleaux, la physionomie des tourbières du Jura serait absolument celle de la toundra ou steppe marécageuse de la Laponie ».

La tourbière n'est pas d'ordinaire un but de promenade et vous n'y voyez guère des gens en train de flâner ; quelqu'un me disait un jour, à ce propos : « Oui ! vos tourbières, un sale pays, on y enfonce, on s'y mouille les pieds et puis on y est dévoré par les tavans ». Mais pour beaucoup, la tourbière, la sagne, comme on l'appelle aussi, est un coin où il y a énormément à regarder, à étudier et l'on en revient souvent avec une ample moisson d'observations.

La tourbe, avons-nous dit, conserve les débris végétaux ; elle conserve même les grains de pollen d'arbres qui vivaient il y a des milliers d'années en quantités innombrables. Leur étude a permis à de patients naturalistes de reconstituer dans une certaine mesure les phases climatiques qui se sont succédées dans notre pays depuis la disparition des anciens glaciers jusqu'à nos jours (Voir à ce propos l'article Les bouleaux, paru dans le numéro de juin 1933).

Ainsi, ce n'est pas en suivant les voies faciles que les naturalistes surprennent les secrets de la nature. C'est au contraire, et chacun le sait, en se lançant dans les lieux déshérités et semés de difficultés où la peine et l'effort les attendent. Mais la récompense, elle est là, dès qu'ils ont observé un fait intéressant ou nouveau. Toute fatigue est oubliée. Leur satisfaction, n'ose-t-on pas la comparer à celle qu'éprouve l'horticulteur, lorsque après de longs et patients efforts, il est parvenu à la création d'une variété nouvelle ou a mené à bien la culture d'une espèce particulièrement délicate. N'importe où, le succès est la récompense de l'effort.

Sam. AUBERT

Notes sur la Vallée de Joux. Tourbières – La Revue du dimanche du 24 juillet 1938 –

Chacun sait que les tourbières sont d'anciens lacs envahis et comblés par la végétation. Le sol et le sous-sol constamment imprégnés d'eau ne s'échauffent que très peu en été, aussi le climat de la tourbière est-il froid et humide. Donc on doit s'attendre à y trouver des espèces des pays nordiques, pays caractérisés par un climat avec lequel celui de nos tourbières offre de nombreuses analogies. Dans le fond de notre vallée les tourbières occupent encore une surface considérable bien que de vastes étendues aient été converties en prairies fourragères. La plupart de celles qui restent ont été plus ou moins drainées afin de permettre l'exploitation de la tourbe. Les plus asséchées offrent d'habitude un dense boisement de pins et de bouleaux. Ces pins ont une croissance très lente du fait des conditions très défavorables du milieu. Ainsi un sujet de trois mètres de haut, mesurant six centimètres de diamètre à dix centimètres au-dessus du sol, accuse un âge de 85 ans. Sous le couvert des pins vivent de denses sociétés d'airelles, de bruyères, etc. Mais c'est dans les lieux les moins touchés par l'assainissement que l'on rencontre les plantes caractéristiques de la tourbière, celles qui ne peuvent pas vivre ailleurs et que l'assèchement tue sans rémission. De ces espèces-là originaires des pays arctiques et de plus en plus rares, nos tourbières possèdent : *Empetrum nigrum*, *Betula nana*, *Oxycoccus* et divers *Carex*, etc. Le marais de la Sèche, aux Amburnex, a pour son compte le rare *Saxifrage hircule*, à peu près disparu ailleurs en Suisse et qu'un drainage des lieux anéantirait sûrement. Les flores anciennes signalaient d'autres plantes spéciales encore mais qui sont introuvables aujourd'hui.

Sam. AUBERT

L'exploitation de la tourbe à La Vallée – FAVJ du 28 juillet 1943 –

La guerre a obligé la Suisse à chercher sur son sol et dans son sous-sol une foule de produits nécessaires à la vie de ses habitants. La fermeture des frontières, l'arrêt des importations, sont autant de facteurs qui ont incité à l'exploitation de matières qu'on jugeait de valeur moindre lorsque nous pouvions, sans aucune restriction, nous approvisionner chez nos voisins ou outre-mer.

C'est ainsi que l'on a vu reprendre l'exploitation des mines de lignite et d'anthracite du Valais. Des filons ont été prospectés dans le canton de Vaud. La presse nous annonçait également il y a quelques temps, que l'exploitation de phosphates allait être entreprise sur notre territoire, malgré la valeur assez faible du filon découvert.

C'est surtout dans le domaine du combustible que notre pays se trouve prétérité. Le développement de l'industrie demande de plus en plus de charbon et les installations modernes des grandes villes rendent l'emploi du bois difficile. D'autre part, l'énergie électrique dont la Suisse dispose ne permet pas l'emploi de l'électricité comme moyen de chauffage. La semaine dernière encore, le chef de service de l'électricité à Genève, faisait part à ses abonnés de restriction importantes qui seraient imposées au cour de l'hiver prochain en ce qui concerne le chauffage électrique.

Ces difficultés de ravitaillement en combustible ont naturellement remis en honneur un parent pauvre du charbon : la tourbe. Nous n'apprendrons pas à nos lecteurs la valeur de la tourbe comme combustible. Il n'y a pas beaucoup d'années que l'exploitation de nos tourbières a subi une forte diminution. Autrefois, il n'était guère de ménage qui ne possédait sa provision. Durant l'été, les tourbières se couvraient de lanternes. Beaucoup de familles l'exploitaient elles-mêmes, les conditions du travail à domicile permettaient d'aller plus facilement « travailler à la tourbe ». Puis les facilités d'obtenir du charbon, jointes au prix

excessivement bas de ce combustible, avaient fait presque complètement abandonner l'exploitation des tourbières.

La guerre est survenue et, comme lors du précédent conflit, la tourbe est de nouveau l'objet d'une demande importante des consommateurs. C'est pourquoi, depuis la première année de guerre déjà, des concessions ont été accordées à des sociétés pour l'exploitation en grand.

Le nombre des exploitations a augmenté sans cesse. Il faut dire que la tourbe de la Vallée est particulièrement bonne. Elle ne contient, au dire des connaisseurs, que 4 pour cent de cendres, ce qui est un minimum. Aussi cet été on compte sur tout le territoire de la Vallée, 16 exploitations différentes, réparties spécialement sur les territoires des communes du Chenit et du Lieu.

Ces exploitations nécessitent des capitaux importants. Il s'agit d'installer de nombreuses machines et des hangars ; il faut louer des terrains pour l'étendre et la sécher. De plus des conduites électriques ont été installées et on sait ce que coûtent aujourd'hui ces installations.

On jugera de l'importance qu'a pris ce genre d'exploitation en apprenant que les capitaux engagés dépassent le million et demi, et que le personnel employé dans les tourbières est de l'ordre de 7 à 800 personnes, dont la moitié est de la main-d'œuvre locale. Il est des entreprises qui emploient un personnel entièrement composé de gens envoyés par la Confédération, soit des étrangers, des réfractaires et diverses autres catégories de personnes. D'autres, au contraire, n'emploient qu'une main-d'œuvre volontaire.

D'autre part l'Etat de Vaud prétend lever un impôt équivalent à Fr. 0.50 par mètre cube de tourbe verte exploitée. Mais cette prétention fait actuellement l'objet d'un recours du Tribunal fédéral.

Une des difficultés rencontrées par les directions des entreprises fut provoquée par le manque de locaux pour loger la main-d'œuvre. On a réussi à louer ici et là des grandes salles transformées en dortoirs. Le « Trianon » de Derrière la Côte est revenu à sa destination première. Certains ouvriers ont trouvé une solution originale en louant des roulottes.

* * *

Le facteur essentiel de la réussite d'une exploitation est naturellement le beau temps. Cette année, les exploitants n'ont pas encore été favorisés sous ce rapport. On comprend que les chefs d'entreprise consultent journellement le baromètre et s'inquiètent du moindre changement de courant. Il faudrait pour eux que la bise règne en souveraine, mais c'est malheureusement en hiver qu'elle nous tient le plus fidèlement compagnie.

On nous demandera sans doute pourquoi on n'installe pas des séchoirs artificiels électriques. Des essais ont été faits et on démontré que la méthode n'est pas rentable. Rien ne vaut donc le soleil et le vent chaud.

Ainsi, il est patent que les entreprises de tourbe constituent un assez gros risque, les aléas sont nombreux et ceux qui, au cours de l'hiver prochain dans nos grandes villes, pourront chauffer leur home, devront remercier en eux-mêmes ceux qui osent se lancer dans des entreprises de ce genre. Ce n'est pas aux gens de la Vallée que nous apprendrons par ailleurs les soins et les déceptions de ceux qui exploitent pour leur compte et par modeste quantité, le produit de notre sous-sol.

L'exploitation serait pourtant grandement facilitée si le marché était libre, ce qui serait possible, nous affirmait un exploitant, car la tourbe se trouve en assez grande quantité sur le marché suisse. Mais l'administration fédérale apporte des entraves sans nombre à l'expédition et à la vente au détail de la tourbe. Les autorisations d'acheter sont délivrées au compte-gouttes, ce qui fait que les détaillants n'ont pas la possibilité de commander, et en remontant la filière, il se trouve que les exploitants ne peuvent pas expédier, par suite du manque d'autorisation.



Aux tourbières du Pont lors de la guerre 39-45. Présence de réfugiées russes. Col. Josiane Bossel-Rochat.

Ces restrictions sont éminemment préjudiciables aux entreprises, car celles-ci ne disposent pas de hangars assez volumineux pour emmagasiner tout le produit des tourbières.

Mais si les entrepreneurs se voient limités dans leurs expéditions, ils sont submergés par toute une abondante littérature fédérale. C'est ici qu'on peut constater une dilapidation du papier : ordonnances, puis circulaires pour expliquer les ordonnances, enfin abrogation des ordonnances qui sont remplacées par d'autres. On aimerait bien connaître l'utilité d'une telle paperasse.

Le risque d'une exploitation de tourbe est encore aggravé du fait que la fin des hostilités fera cesser la demande. Il faudra que les dépenses faites soient alors suffisamment amorties. Il nous souvient que lors de la précédente guerre, des sommes assez fortes furent englouties par la liquidation de ces entreprises.

Si les autorités fédérales ne montrent nulle compréhension de la situation, nos autorités communales, par contre, on fait tout ce qui était en leur pouvoir pour faciliter les entreprises et celles-ci leur en sont reconnaissantes.

Ainsi, la guerre a favorisé le développement de l'exploitation de nos tourbières et si La Vallée ne peut pas faire beaucoup pour le ravitaillement en denrées alimentaires, elle fait néanmoins largement sa part en ce qui concerne le chauffage, tant avec la tourbe qu'avec le bois.

La tourbe – Revue du dimanche du 4 février 1945 –

La tourbe ! Un combustible très délaissé tant que les charbons étrangers nous arrivaient en abondance, mais jouissant à l'heure actuelle de la faveur générale et pour cause. Jadis, voici 50 ans et plus, elle était très appréciée pour le chauffage des petits ateliers d'horlogerie qui exigeaient une chaleur constante pendant toute la journée, car en ces temps-là l'horloger n'était pas pressé, prenait volontiers des moments de repos et demeurait à son établi jusque tard dans la soirée.

Autrefois nombreux étaient les gens qui possédaient une petite parcelle de tourbière et qui chaque année en extrayaient la tourbe nécessaire à leur chauffage. Ils utilisaient une large bêche au moyen de laquelle ils découpaient du haut en bas de la coupe des morceaux rectangulaires de quelques centimètres d'épaisseur. La présence de l'eau s'opposait à l'extraction de la tourbe de fond, la meilleure quant à son pouvoir calorifique, parce que d'autant plus riche en carbone. L'extraction actuelle se fait au moyen d'installations mécaniques d'une grande puissance, en regard desquelles les procédés de nos devanciers peuvent être qualifiés de primitifs.

L'emploi de la tourbe comme combustible doit dater de plusieurs siècles, car dans la plupart de nos tourbières, on remarque d'anciennes fosses d'exploitation progressivement envahies par la végétation, dont les débris tombant dans l'eau, entrent peu à peu en décomposition et tendent à former de nouveaux gisements de tourbes. Mais le processus est d'une extrême lenteur.

Tourbières du Jura

Nul n'ignore que la tourbe provient de la décomposition très lente des végétaux qui, à la longue, ont envahi un étang, une étendue d'eau stagnante. Où il y a tourbière, il y a eu autrefois une nappe d'eau. Mais la « tourbification » de cette végétation exige des siècles, voire des millénaires. Le phénomène est complexe, mais il se résume en un enrichissement progressif de la matière végétale devenant tourbe en carbone. La tourbe est d'autant plus homogène et noire qu'elle est plus profonde à cause de sa plus grande teneur en carbone. A la base du gisement tourbeux, au contact de la marne imperméable sur laquelle il repose, savoir le fond de l'étang aux dépens duquel la tourbière a pris naissance, on observe parfois des plantes, de petites algues notamment, qui ont conservé leur substance verte, la chlorophylle. Une telle découverte a été faite autrefois dans une tourbière du Sentier.

Avec le temps, sur le sol d'abord instable et vacillant formé par l'emprise de la végétation sur la nappe d'eau, d'autres plantes moins exigeantes en fait d'eau, se sont progressivement installées, qui l'ont consolidé et dont les débris se retrouvent plus ou moins bien conservés dans la profondeur de l'étage tourbeux. C'est ainsi que l'on y reconnaît ceux de plusieurs plantes herbacées et surtout ligneuses qui actuellement vivent sur la tourbière ; en particulier des troncs d'arbres, bouleaux et pins, aisément reconnaissables à leur structure cellulaire bien conservée. Dans notre contrée, ces restes d'arbres subfossilisés sont appelés « cames ». D'où vient ce terme ? Je l'ignore. Ces cames mises au jour, on se garde bien de les abandonner : entassées, exposées à l'air pendant 2-3 ans et sèches, elles constituent un combustible de grande valeur.

La tourbière est un milieu imprégné d'eau, très peu aéré, donc propre à la conservation des matières organiques. On y trouve des grains de pollen si bien conservés que l'espèce végétale à laquelle ils appartiennent a pu être déterminée sûrement. Toutes les tourbières du Jura, dont la profondeur dépasse souvent cinq mètres, en renferment et parfois aussi l'argile ou la marne sous-jacents. Les pollens observés tout au fond appartiennent pour leur plus grande partie au bouleau d'abord, ensuite au pin ; d'où l'on a conclu que les premières essences forestières qui ont peuplé la contrée après le recul des glaciers étaient les bouleaux auxquels ont succédé les pins ; plus tard sont apparus les « feuillus » qui ont été suivis par l'extension des conifères, sapin et épicéa.

La flore des tourbières

Grâce à sa constante humidité, la tourbe est un milieu froid, puis de réaction acide, donc peu fertile ; aussi les arbres qui y plongent leurs racines, les pins notamment, ont-ils une

croissance très lente : un pin mesurant 6 cm de diamètre à la base était âgé de 85 ans ! Le bouleau par contre se présente sous un aspect plus prospère. Par son écorce blanc d'argent, son feuillage automnal teinté d'or clair, il contribue à atténuer la physionomie mélancolique, sévère, que le peuplement des pins confère à la tourbière.

Froid et humide, tel est le climat de la tourbière. Par sa végétation, elle rappelle à divers égards la steppe nordique ou toundra. Certaines tourbières hébergent un bouleau buissonnant, très commun dans la toundra : le bouleau nain, reconnaissable à ses petites feuilles rondes, finement festonnées. Plusieurs plantes d'origine nordique, reliques des périodes glacières, existaient. Hélas ! l'exploitation à laquelle elles ont été soumises depuis quelques dizaines d'années, en a anéanti toute une série ; d'autres ne se maintiennent que péniblement et selon toutes probabilités leurs jours sont comptés.

Dans la règle, les marchands de tourbe se préoccupent peu du paysage offert par les tourbières qu'ils vont attaquer. Les naturalistes, les amateurs de sites pittoresques pensent autrement. Pour eux, la tourbe est le substratum qui nourrit une végétation dont certains éléments se parent d'un charme véritable. Telles les bruyères à l'instant de leur floraison. Ces milliers de pieds, tout de rose fleuris, ne forment-ils pas un tableau d'une beauté inoubliable et puis dans les petits « gouilles » les fleurs dressées en panache du trèfle d'eau ; celle du comaret ou potentille des marais dont la teinte pourpre-noirâtre se détache nette du miroir de l'eau. Les unes et les autres ne sont-elles pas charmantes ? N'oublions pas les *rossolis*, ces mignonnes petites plantes croissant sur les mousses spongieuses, organisées pour capturer de minuscules insectes et s'en nourrir !

La tourbe, avons-nous dit, est un milieu peu fertile ; néanmoins elle autorise l'existence de nombreuses plantes dont plusieurs ne le cèdent en rien à celles que l'on a coutume d'admirer. Les unes s'habillent de couleurs vives ; les autres, de livrée modeste s'effacent. Et toute personne qui sait ouvrir les yeux se convaincra que si la tourbière fournit en abondance le combustible tourbe, elle réalise d'autre part un monde vivant qui, s'il est privé de la magnificence des pelouses fleuries et de la majesté des grandes forêts, n'en a pas moins son charme et peut-être pour celui qui a l'habitude de regarder et de réfléchir, un enseignement d'une haute portée.

Sam. AUBERT

Les tourbières du Sentier et de Praz-Rodet – FAVJ du 2 août 1950 –

Nul ne l'ignore, les tourbières sont d'anciens lacs ou étangs peu à peu envahis et comblés par la végétation. Mais quelle différence entre la flore de ces derniers et celle de terrains tourbeux qui leur ont succédés. Les plantes nageantes ou immergées ont fait place à une végétation terrestre herbacée, buissonnante, même forestière, vivant sur le substratum tourbe, issu de la décomposition partielle des plantes ayant envahi l'étendue d'eau.

Quelques tourbières existent ou ont existé dans les Alpes. Le Plateau n'en possède plus guère. Ce n'est que dans les hautes vallées du Jura qu'on en trouve un nombre appréciable et de vaste superficie. Depuis bien longtemps elles ont été soumises à une exploitation régulière dont l'importance a varié suivant les localités, mais qui s'est considérablement intensifiés durant les deux grandes guerres, la seconde surtout. Certaines d'entre elles ont subi une véritable et complète destruction et transformées en étangs sinistres, bordés d'amoncellements de terre, de *comes*, soit de troncs, de souches, de branches d'arbres, mis au jour par le travail des « tourbistes ». Cependant, du point de vue scientifique, l'exploitation de la petite tourbière de Combe-Noire (Vallée de Joux) a eu un heureux résultat. En effet, à environ deux mètres de profondeur, plusieurs troncs de chêne fossilisés, de bonne dimension, dont le tissu ligneux d'un noir d'ébène a conservé ses propriétés physique, ont été mis à découvert. Ils doivent avoir vécu à une époque très reculée, à climat plus chaud que l'actuel.

Dans les lignes suivantes, il sera uniquement question de la tourbière du Sentier et de celle de Praz-Rodet, situées à la Vallée de Joux. La première – altitude 1015 m – sera, dans un avenir très prochain, la propriété de la « Ligue suisse pour la Protection de la Nature » ; la seconde – altitude 1050 m – appartenant à la commune de Morges, a été érigée en réserve totale grâce à l'heureuse décision des autorités. Ainsi, l'une et l'autre seront conservées dans leur intégrité et mise à l'abri de toute intervention humaine.

Les conditions naturelles de la tourbière du Sentier ont été quelque peu modifiées par l'exploitation de la périphérie et le creusage de fossés dans sa partie orientale. Quant à celle de Praz-Rodet, seule l'extrémité méridionale a subi une modeste attaque sur une superficie de quelques ares.

Depuis quelle date ces deux tourbières présentent-elles l'aspect sous lequel nous les voyons aujourd'hui ? Question dont la réponse est impossible à formuler. Mais d'après le tableau de leur végétation actuelle, que nous allons nous efforcer d'esquisser, nos successeurs dans le domaine de la botanique pourront constater si des changements se sont produits.

La physionomie extérieure de ces tourbières est définie par leur boisement auquel participent essentiellement le pin de montagne (*Pinus montana*) et le bouleau blanc (*Betula pubescens*). On y voit aussi quelques sorbiers des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*), chèvrefeuilles bleus (*Lonicera coerulea*) et, à la lisière sud de la tourbière du Sentier, la bourdaine (*Frangula alnus*). L'épicéa est très rare. Le pin abonde, surtout à Praz-Rodet, bien plus qu'au Sentier, d'où l'on ose conclure que la première de ces tourbières se trouve à un stade d'assèchement plus avancé que la seconde.

La tourbe est un milieu acide, très peu fertile, aussi la croissance du pin est-elle d'une lenteur extrême. A Praz-Rodet, un pied de 3 m de hauteur, de 6 cm de diamètre à 10 cm au-dessus du sol, était âgé de 85 ans !

Le feuillage des pins communique au paysage de la tourbière une teinte foncée sévère, bien différente de celle des frondaisons de fayard à l'instant de la feuillaison. Aussi quelqu'un a pu dire que la vue d'une tourbière inspire des pensées mélancoliques. Heureusement, les bouleaux à l'écorce argentée atténuent, dans une large mesure, la sévérité que les pins confèrent au site. Ces bouleaux qui croissent, semble-t-il plus volontiers à la périphérie qu'en pleine tourbière, atteignent souvent une grande taille. Ce sont de beaux arbres qui imposent tant par leur stature élancée que par la majesté de leur couronne.

A la lisière, surtout au Sentier, vivent plusieurs espèces de saules, soit le saule rampant (*Salix repens*), le saule auriculé (*Salix aurita*), le saule cendré (*Salix cinerea*) et surtout le saule pentandre ou saule-laurier (*Salix pentandra*), espèce arborescente de grande taille, fleurissant en été. Les pieds mâles se revêtent alors d'une infinité de chatons d'un beau jaune d'or, qui font de l'arbre un tableau vraiment merveilleux.

En plus des bouleaux arborescents, les deux tourbières hébergent, mais en un très petit nombre d'individus, le bouleau nain (*Betula nana*), arbrisseau de taille très modeste, reconnaissable à ses petites feuilles rondes finement festonnées. Il est très répandu dans le nord du continent et constitue un des principaux composants des toundras, ces vastes plaines sans arbres de la zone arctique. Par contre, dans une petite tourbière au-dessus du Sentier, ce petit bouleau est très commun et fructifie abondamment. A la tourbière du Sentier, on rencontre quelques rares pieds du bouleau intermédiaire, hybride entre le *Betula pubescens* et le *Betula nana*.

Dans nos deux tourbières vit en masse la bruyère (*Calluna*) qu'il ne faut pas confondre avec la bruyère rose (*Erica*) très commune dans les sous-bois de pins du Parc national. En été, la multitude de ses individus se revêt de fleurs si nombreuses que le site en devient tout rose.

Les airelles : airelle myrtille (*Vaccinium myrtillus*), airelle des marais (*Vaccinium uliginosum*), airelle ponctuée (*Vaccinium vitis-idaea*) sont hôtes habituels de nos tourbières, surtout la seconde dont le feuillage et les gros fruits bleuâtres attirent les regards. Beaucoup

moins commune est l'airielle canneberge (*Oxycoccus palustris*), plante minuscule qui étale ses rameaux déliés sur la mousse et donne naissance à de petites fleurs étoilées d'un rose vif. Dans la société des aires croit l'*andromédie*, très petit arbrisseau aux fleurs ovoïdes rose clair, ainsi que la camarine (*Empetrum nigrum*), plante à tiges rampantes à feuilles linéaires, produisant de petits fruits noirs. On la rencontre aussi dans les champs de rhododendrons des Alpes.

La flore herbacée se compose surtout de mousses de plusieurs genres *Sphagnum* qui comprend diverses espèces au tissu spongieux et conservant l'humidité. Elles servent de substratum à la plante insectivore, le rossolis ou gobe-mouches (*Drosera rotundifolia*). Une autre espèce insectivore, la grassette (*Pinguicula vulgaris*) a fleurs bleues, aux feuilles allongées jaunâtres, gluantes, se rencontre aussi dans les prairies marécageuses avoisinant la tourbière.

Le sol de nos tourbières n'est pas uni, plat, mais il offre une quantité de petites buttes séparées de gouilles profondes de 10 à 15 cm, d'une superficie de quelques dm² à quelques m² dont l'eau stagnante disparaît pendant les étés très secs. C'est dans ces gouilles ou à leur marge que vivent les rares *Carex pauciflora* et *limosa*. A la famille des *Carex*, celle des *cyperacées*, appartiennent les linaigrettes (*Eriophorum*), plantes dont les fruits sont entourés de fins poils soyeux, formant tous ensemble un panache d'un effet charmant. Elles vivent souvent en sociétés nombreuses, composant de la sorte des tapis d'un blanc virginal. Citons encore faisant partie de la même famille, le scirpe cespiteux (*Eriophorum caespitosum*) dont les souches forment un gazon serré ; plante qui n'a rien d'apparent, sinon les courtes soies des fruits, mais qui n'échappe pas aux botanistes.

La *Scheuchzeria palustris* ! Voilà une plante qui passe inaperçue du commun des mortels, mais qui, vu sa rareté, offre un intérêt considérable. Je l'ai encore observée voici peu d'années à Praz-Rodet, dans une grande gouille. Quelques pieds existaient aussi à la tourbière du Sentier, mais depuis environ dix ans, je ne l'ai plus rencontré. Les étés très secs de ces dernières années sont peut-être la cause de sa disparition. Est-elle définitive ? On verra !

A la tourbière du Sentier, on remarque des fossés peu profonds où vit le trèfle d'eau (*Menyanthes trifoliata*) qui élève fièrement son inflorescence au-dessus de l'eau, ainsi que le comaret (*Comarum palustre*) ou potentille d'eau, aux belles fleurs d'un rouge grenat ; plantes qui jettent de la couleur dans un milieu de teinte neutre, si l'on en excepte les bruyères à l'instant de leur floraison.

A signaler encore à la tourbière du Sentier la présence du lycopode à feuilles de genévrier (*Lycopodium annotinum*), aux longues tiges traçantes, hérissées de feuilles linéaires aiguës.

Voici quelques années, un amateur avait introduit dans cette même tourbière un pied de *Sarracenia* extrait de la tourbière des Terrasses-sur- Vevey. A l'heure qu'il est, il doit avoir disparu.

Qui ne connaît la Nivéole (*Leucojum*), cette jolie plante qui fait son apparition dans les prés, les vergers du bas-pays, les jardins de la montagne dès que le printemps est là. Ne vaut-il pas la peine de signaler qu'on la rencontre en abondance sur une prairie humide jouxtant la tourbière du Carroz, située à 1 km au sud-ouest de Praz-Rodet ? La présence en cet endroit peu fortuné étonne, car on ne l'observe nulle part ailleurs à la Vallée de Joux, si ce n'est dans les jardins et le Carroz est très éloigné de toute agglomération. Y aurait-elle été plantée par un amateur ? C'est peu probable !

Je viens donc d'esquisser la végétation actuelle des deux tourbières (sagnes, ainsi qu'on les appelle à la Vallée de Joux) qui dès maintenant sont à l'abri de l'emprise humaine. Mais depuis plusieurs dizaines d'années, des changements sont intervenus. D'abord une plante, l'*Alsine stricta*, que les anciennes flores mentionnaient à la tourbière du Sentier, y était déjà introuvable à la fin du 19^e siècle. Dès lors la *drosera* s'est sensiblement raréfiée. Où je l'observais assez répandue au début du présent siècle, elle manque actuellement. La

canneberge aussi est moins commune qu'autrefois, ainsi que le *Carex pauciflora*. Plus haut, j'ai cité le cas de *Scheuchzeria*, introuvable depuis quelques années. Et pourtant, dans la partie de la tourbière où vivent et vivaient les espèces signalées ci-dessus, aucun travail d'exploitation n'a eu lieu. Il faut donc admettre que, sous l'action des agents atmosphériques, une surface du sol, qui provoque une certaine dessiccation de la couverture végétale, principalement du sphagnetum, substratum des drosera, canneberge, etc. et favorise l'établissement des espèces qui s'accommodent d'un terrain moins humide : airelle, camarine, bruyère, ainsi que le pin.

S. Aubert⁴

La tourbière du Sentier – FAVJ du 6 décembre 1950 –

Le public n'ignore pas que la fabrique d'horlogerie Le Coultre & Cie a cédé les droits qu'elle possède sur la sagne du Sentier à la Ligue suisse pour la protection de la nature (L.S.P.N.) en la grevant d'une servitude d'une durée de 99 ans, destinée à en garantir l'intégrité. Le contrat définissant cette servitude a été signé à Lausanne le 23 novembre écoulé. Dès cette date, cette tourbière est ainsi remise entre les mains de la L.S.P.N. Grâce à l'heureuse décision de la maison Le Coultre, pour laquelle cette dernière doit être félicité et remerciée, la superficie concédée sera conservée intacte, à l'abri de toute intervention humaine. Comme on le sait, la sagne contient toute une série de plantes du plus vif intérêt et constitue un paysage dont l'aspect spécial n'échappe à personne. D'autre part elle fait partie de l'horizon familial que les habitants du village ont chaque jour sous les yeux. Tout cela sera donc conservé.

Dorénavant toute coupe d'arbres, cueillette de plantes, dépôt d'ordures seront interdits (probablement pas la récolte des petits fruits, crullies, etc.) Au printemps, des publications et des avis renseigneront la population sur les conditions applicables à la mise sous réserve de la sagne.

S.A.

A propos de nos tourbières placées sous réserve – FAVJ du 30 avril 1952 –

La tourbière du Sentier et celle de Praz-Rodet sont actuellement érigées en réserves totales pour une période de 99 ans. Une réserve est un territoire où la végétation et la faune sont appelées à se développer, à vivre selon les seules et propres lois de la nature. Aucune intervention humaine ne doit s'y introduire, aucun chemin ne doit y être construit. En aucune façon, elle ne doit être assimilée à un parc public, création artificielle, adaptée à la mode du jour à l'intention des promeneurs. Mais une réserve, les tourbières précitées en particulier, ne sont pas fermées au public. Au contraire, il a le droit d'y pénétrer à tout moment, de les parcourir selon son bon plaisir, mais il lui est interdit d'y cueillir des plantes, d'y capturer des animaux, d'y commettre des dommages et surtout d'y déposer des objets d'autre sorte. Toutefois, la cueillette des petits fruits est tolérée. Tout ce qui constitue le terrain de la réserve et les organismes qui l'habitent doit être scrupuleusement respecté. La population a déjà été avisée qu'un garde est chargé de la surveillance de nos réserves qui dénoncera à la municipalité les personnes qui attenteraient à leur intégrité.

S.A.

⁴ Avec nos excuses pour les pratiquement assurées fautes de transcription. La botanique n'est pas notre discipline !

III. Les tourbières.

Comme toutes les hautes dépressions jurassiennes, la vallée de Joux s'est montrée favorable au développement des tourbières. Il faut en chercher la cause dans l'humidité du climat et dans le fait que, dans les régions sans écoulement superficiel, la disparition de l'eau en profondeur est fréquemment entravée par le colmatage glaciaire. C'est pourquoi les tourbières sont étroitement cantonnées dans les bassins fermés des synclinaux de Joux et du Solliat où les matériaux morainiques se sont accumulés. La seule exception à cette règle est la tourbière de Sagnevagnard, à l'E du Pont, qui repose sur l'Argovien.

Dans leur état actuel, les tourbières de la vallée de Joux — les sagnes comme on les appelle dans le pays — forment des étendues humides, généralement boisées, réparties dans le thalweg et dans les dépressions du vallon du Solliat. Les travaux de drainage, l'exploitation et le déboisement ont altéré la physionomie de plusieurs d'entre elles.

L'origine de la tourbe, comme aussi l'évolution de la tourbière ressortent de la coupe relevée par SAM. AUBERT dans la sagne du Sentier (41, p. 420):

De haut en bas:

3^o Tourbe de haut-marais, 1,60 m: masse brune, fibreuse, hétérogène, formée de débris végétaux incomplètement décomposés (*Sphagnum*).

2^o Tourbe de bas-marais, 45—55 cm: pâte noire homogène, contenant des débris de Hypnées et de Graminées.

1^o Craie lacustre.

Ainsi, la tourbière a pris naissance dans un bassin lacustre, par envahissement de la végétation et substitution des sédiments organiques aux accumulations calcaires. C'est le stade du bas-marais — représenté encore par le lac Ter — à végétation aquatique, qui a pris fin au moment où le bassin a été entièrement comblé. Après quoi, profitant des conditions d'acidité et de décalcification, est apparue une nouvelle flore calcifuge, dont les résidus ont donné la couche de tourbe supérieure. C'est le haut-marais ou marais bombé.

A l'exception du lac Ter et du lac des Rousses (France), toutes les tourbières de la vallée de Joux ont atteint cet ultime degré d'évolution, après avoir passé par l'état de bas-marais.

Quant aux dépressions dans lesquelles elles se sont formées, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte géologique pour se rendre compte de leur origine. Dans le thalweg, ce sont les moraines de retrait qui leur ont donné naissance, en isolant de petits bassins dont le lac des Rousses est le dernier survivant. Il existe de magnifiques exemples de tourbières encadrées par des vallums morainiques, ainsi la sagne du Sentier soutenue par la moraine des Crêtets, et celle de l'ré Rodet qui a été représentée sur la figure 12.

Dans le vallon du Solliat, les gisements de tourbe occupent le fond des cuvettes colmatées par les argiles glaciaires. Le niveau de la nappe phréatique est déterminé par la position des entonnoirs qui servent à l'écoulement de l'eau.

La nature du substratum des tourbières est connue dans quelques cas, grâce à des travaux de sondage ou de drainage. A l'Etang, marais tourbeux situé 1 km au NE du Lieu, la couche de tourbe repose sur la craie lacustre comme dans la sagne du Sentier. Ailleurs, toutes les observations qui ont été faites ont révélé l'existence d'argile glaciaire.

Dans la petite tourbière de Chez les Golay, 700 m à l'W du Sentier, le creusement d'un fossé a montré un fond argileux, puis un niveau de gravier et de sablon correspondant au début de l'existence de la nappe d'eau, et enfin une couche de tourbe d'épaisseur variable. Dans le cas de cette tourbière, l'évolution normale a été enrayée par l'ouverture d'un nouvel entonnoir plus bas que celui qui existait précédemment, ce qui a entraîné un assèchement partiel du bassin.

L'épaisseur de la couche de tourbe varie naturellement d'un gisement à l'autre. Des sondages effectués autrefois, ont montré qu'elle dépasse très souvent 5 m.

En tant que combustible, la tourbe est de moins en moins appréciée et son exploitation, plus réduite d'année en année, n'est destinée qu'aux besoins locaux. Mais pendant la guerre 1914—1918, les tourbières les plus importantes, celles du Sentier et du Campe en particulier, furent exploitées très activement pour parer à la pénurie des combustibles étrangers¹⁾.

La tourbe de Madame Baud

Une famille de la Vallée de Joux, la seule et la dernière, « fait » encore de la tourbe une fois l'an.

24 H du 22 juillet 1976, article de Francine Brunschwig, photos de Luc Chessex.

Chaque année lorsque arrive juillet à la Vallée de Joux, la petite équipe de la famille de Mme Léa Baud, 93 ans, sort ses outils et ses deux vieilles brouettes pour « faire de la tourbe ». Les Baud sont les derniers de la Vallée à en faire, et leur journée tourbe, renouvelée chaque année, a pris valeur de tradition et de coutume. Témoignage précieux sur une époque où l'exploitation des tourbières constituait un élément important de la vie économique de la Vallée.

« C'est pour la grand-mère que nous faisons de la tourbe. L'hiver, il lui faut sa tourbe », aime à répéter M. Sylvain Golay, petit-fils par alliance de Mme Léa Baud. Lui, son oncle, Charles Baud – champion suisse des 50 km de ski de fond à Klosters en 1938 – et un autre petit-fils qui monte exprès à la Vallée, de Morges, M. Jean-Richard Meylan, forment la petite équipe de tourbistes. Sans oublier Claudine, la fille de Charles Baud. Ce dernier se souvient très bien du temps – c'était pendant la guerre – où chaque famille de la Vallée exploitait, à la tourbière, sa propre concession. La tourbe représentait un combustible abondant, bon marché, et apprécié en période de pénurie de charbon.

Pendant la guerre, chaque citoyen avait sa parcelle, généralement une toise (9m2), qu'il payait 1 fr. le m2. La tourbière fourmillait de monde, et la place manquait pour bien étendre la tourbe. A l'époque on utilisait également une machine à faire la tourbe. On y déversait les morceaux bruts, et ils ressortaient de la machine en forme de saucisses.

Séchage au soleil

La petite équipe de Charles Baud, qui continue à faire de la tourbe depuis la guerre, travaille à la main. Tôt le matin, les tourbistes d'un jour creusent et écartent la couche de terre supérieure jusqu'à ce que la pelle touche la bonne tourbe. Celle-ci est alors extraite sous forme de plaques rectangulaires. Le tourbiste du haut l'accueille, la charge sur la brouette puis l'étend au soleil. En principe on laisse ainsi les plaques de tourbe, à plat, pendant une semaine. Puis on les aligne verticalement pendant les sept jours suivants ; enfin on en fait des « lanternes » (les unes sur les autres) pendant une dernière semaine. Les plaques de tourbe séchées sont alors prêtes à être mises en sacs et utilisées comme combustible. S'il pleut, évidemment, le séchage de la tourbe est ralenti !

Madame Baud : en pleine forme

L'autre samedi, sur la tourbière du Campe près de l'Orient, l'humeur était très bonne. Mme Léa Baud, encore en pleine forme, avait accepté de venir faire un tour à la tourbière pour dire bonjour à son équipe ! Elle se souvient elle aussi très bien de l'époque où elle nourrissait les tourbistes dans sa cuisine. Maintenant elle se chauffe aussi au mazout, mais pour son four elle tient à la tourbe. D'une année à l'autre, il ne lui en reste d'ailleurs plus et elle attend les nouveaux sacs de pied ferme !

A la Vallée de Joux, tout le monde ne se rappelle pas le temps où les tourbières étaient exploitées. Moins nombreux encore sont ceux qui connaissent la tradition des Baud. « Vous savez, on a fait de la tourbe aujourd'hui » a expliqué Mme Léa Baud à quelqu'un venu lui

apporter quelque chose ce jour-là. La personne, de la Vallée pourtant, n'a visiblement pas compris de quoi Mme Baud voulait parler ! L'année dernière, lors de l'exposition du centenaire du Sentier⁵, on avait demandé à M. Baud de donner quelques sacs de tourbe. Depuis, la petite équipe s'engage toujours à en ramasser quelques-uns pour une personne qui a vu l'exposition et en souhaite pour son vieux four.

Les Baud continueront-ils à faire de la tourbe lorsque leur maman et grand-maman ne sera plus là pour en réclamer ? Pour maintenir la tradition, il le faudrait. Mais rares sont ceux qui ont encore les fours appropriés. Et puis les avis divergent quant à la valeur de la tourbe comme combustible. M. Charles-Edouard Rochat, ancien syndic des Bioux⁶, n'a pas oublié la tourbe que l'on avait fini par importer d'Allemagne parce que cela revenait meilleur marché que de l'exploiter soi-même. « Elle ne chauffe pas bien, affirme M. Rochat, elle fait des tas de scories. C'était un triste combustible ! »

F. Bg.



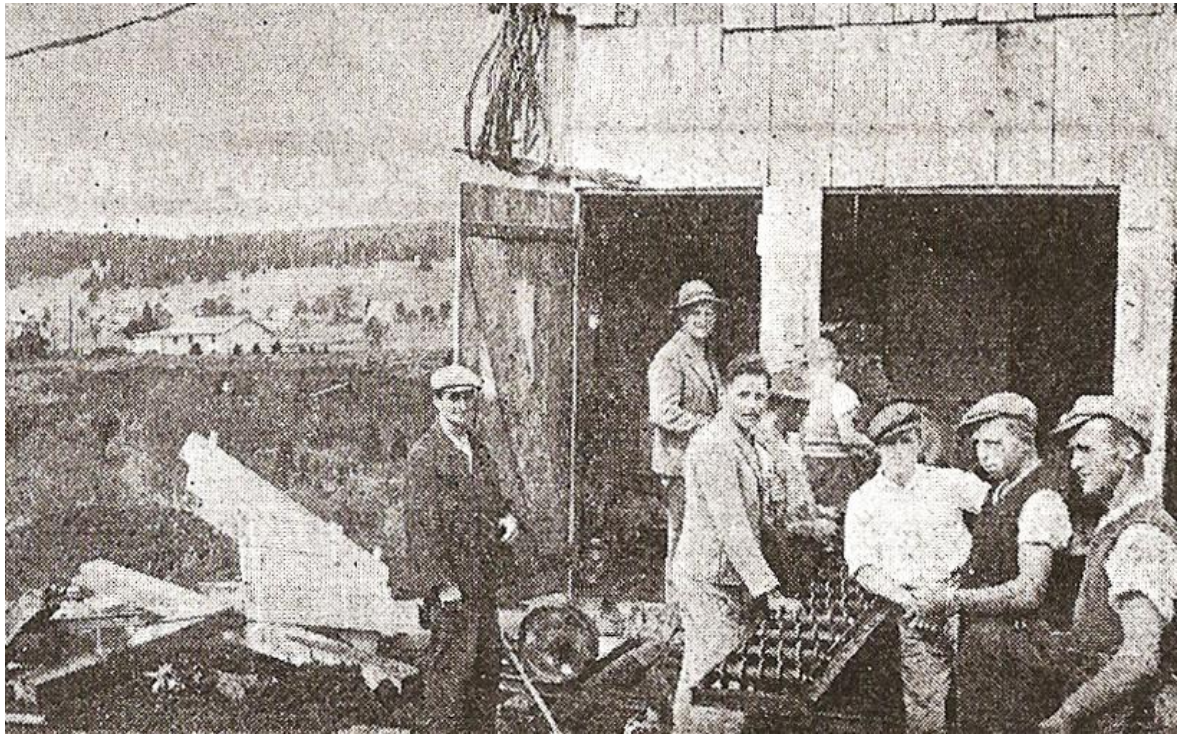
Au travail !

⁵ En réalité 75^e anniversaire.

⁶ Commune de l'Abbaye, bien entendu.



Autour de Mme Léa Baud (elle a eu 8 enfants en 9 ans), de gauche à droite : sa petite-fille Claudine, son fils Charles, son petit-fils Jean-Richard Meylan et son petit-fils par alliance Sylvain Golay. Derrière, on voit les plaques de tourbe étendues au soleil.



Cette photo, prise en été 1942, appartient à Pierre, l'un des fils de Mme Baud (que l'on voit à l'entrée de la porte de gauche). Il avait travaillé comme ouvrier à la tourbière du Campe. On voit aussi la machine à faire les pains.



Tourbière près du Sentier.

Ci-dessus des lanternes aux tourbières du Sentier . Photo extraite de : La Vallée de Joux, par Samuel Aubert, éditions du Griffon, 1949.

La mémoire des Combiers...⁷

Extracteurs de tourbe

La tourbe, résidu de l'inexorable décomposition, au fil des siècles, de ces merveilleuses petites étoiles végétales que sont les sphaignes, la tourbe fut exploitée à la Vallée, à Combe-Noire notamment, au Séchey, au Sentier, au Brassus, au Pont aussi, principalement pendant les années de guerre où la vie était difficile et où les combustibles minéraux n'arrivaient plus en suffisance. En dehors de ces périodes de crise, l'extraction était réduite car on n'utilisait guère ces matériaux que pour chauffer les fours de trempe de la fabrique de limes de l'Abbaye. En fait, il s'agissait de fours spéciaux pour faire «revenir» l'acier des limes en présence de sable et de charbon de bois et ce combustible était nécessaire car il fournissait une chaleur douce, alors que le coke, trop violent, eût risqué de «brûler» l'acier.

Il fallait enlever quelque 30 centimètres de terre pour trouver la tourbe et la couche exploitable s'étalait sur une épaisseur qui n'excédait pas 1,50 m. On débitait cette couche en briques à l'aide d'un *louchet* (fig. 22), sorte de pelle carrée munie d'un couteau latéral, et on les chargeait sur des *chariots à bras* ou des *brouettes à tourbe* qu'il fallait



Figure 22. Louchet à tourbe. Sorte de pelle à couteau latéral pour débiter la masse en briques régulières. Long. totale: 130 cm, long. du fer: 36 cm. A droite, ouvrier tourbier, d'après une ancienne carte postale.

remonter jusqu'à la *malaxeuse*, en s'aidant d'un *treuil* pour la montée. La malaxeuse broyait et homogénéisait la masse pour la ressortir sous forme d'un boudin de 10 à 12 cm de diamètre. A l'aide d'une vieille baïonnette militaire, on débitait la saucisse en segments de 25 à 30 cm qu'on alignait soigneusement pour un préséchage à l'air. Puis on *montait les «caboules»*, c'est-à-dire qu'on les entassait pour les mettre à sécher durant un mois à un mois et demi. Ensuite seulement intervenait la mise en caisses et l'expédition par wagons, en gare du Pont. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'en mai 1944, un ouvrier tourbier touchait 1 fr. 50 de l'heure!

Avant que ne s'organisent ces exploitations semi-industrielles, quelques particuliers fabriquaient déjà chacun une dizaine de «caboules» pour leur propre usage. Ces boudins de tourbe, en effet, étaient utilisés comme «briques» pour tenir le feu pendant la nuit. Cela peut nous paraître aujourd'hui dérisoire car on a oublié que l'argent était rare et les hivers plus rigoureux que de nos jours!



⁷ Par Jean-François Robert, Lausanne, 1995

L'EXPLOITATION DE LA TOURBE.

Bien que la qualité de leurs calcaires soit incontestable, les carrières n'abondent pas et la pierre à bâtir qu'on extrait est utilisée sur place. Il a fallu renoncer à exploiter l'asphalte, aux Epoisats.²

L'extraction de la tourbe a reçu, en revanche, quelque impulsion par les hauts prix qu'atteignirent les combustibles pendant la guerre. Les

¹ On estime à près de 10.000 le nombre des écoliers et autres touristes qui gravissent la Dent-de-Vaulion. Les trois quarts passent par Le Pont, soit à l'aller, soit au retour.

² La concurrence de la Presta (Val-de-Travers) n'était pas soutenable. L'exploitation cessa en 1853.

tourbières ont alors été ouvertes aussi en vue de l'exportation, mais aujourd'hui leurs produits ne s'écoulent plus hors de la Vallée.

On exploite la tourbe soit dans les marais de l'Orbe ou de la combe du Lieu, soit dans des prairies depuis longtemps assainies. Au printemps, on commence par creuser des tranchées jusqu'au niveau de l'eau et l'on débite la tourbe, au moyen de bêches, en plaques longues de 30 cm. et hautes de 5 cm. On les laisse s'égoutter au bord du fossé pendant quelques semaines, puis on les entasse en « lanternes », sortes de cloches dont le vide intérieur maintient le courant d'air et achève la dessiccation.

Quand les plaques sont sèches, dès la fin d'août, a lieu la mise en sac (fig. 35).

Les tourbières livrent un combustible assez peu apprécié, sauf par quelques industriels (fabrique de limes de l'Abbaye). Quelques agriculteurs utilisent la tourbe comme litière.

Texte ci-dessus et photo ci-dessous, La Vallée de Joux, par René Meylan, Neuchâtel, 1929. La photo montre l'exploitation de la tourbe à Sagne-Vuagnard.





Tourbière à la vallée de Joux.

Exploitation de la tourbe au Sentier au début du siècle. Photo extraite de : « La Patrie vaudoise », d'Armand Vautier, 1903. Ci-dessous l'exploitation à Sagne-Wagnard pendant la première guerre mondiale, chantier de M. Edgar Rochat, anciennement tenancier de l'Hôtel de la Truite au Pont.



CHAPITRE XVII

La tourbe

Fin du 2ème trimestre, assez bon tout de même, vacances de Pâques, comme dans un brouillard malgré le soleil de la montagne; entre les tas de neige fondante, je vis parfois Poupette de loin, chaque fois en compagnie d'Isabelle; celle-ci, qui m'ignorait depuis ma rebuffade, me fit un petit signe de la main accompagné d'un sourire satisfait. Je compris qu'elle avait tout fait pour m'éloigner de Poupette; elle tenait sa vengeance. Les filles de la Vallée, surtout les amies de Poupette, sachant la place libre, se proposaient pour me consoler mais la blessure était encore trop vive et je les ignorai gentiment mais fermement.

Dernier trimestre de 1ère année : j'essayai de ne plus penser qu'à mes études - mais on sait que mes capacités de travail sont très limitées - et au sport : le tennis surtout, le relai avec LS, football avec l'équipe du gymnase. Je remontai le moins possible à la Vallée, pour oublier, pour éviter des rencontres pénibles. L'année scolaire se termina, j'étais toujours premier à la moyenne générale, 3ème ou 4ème au classement du premier groupe.

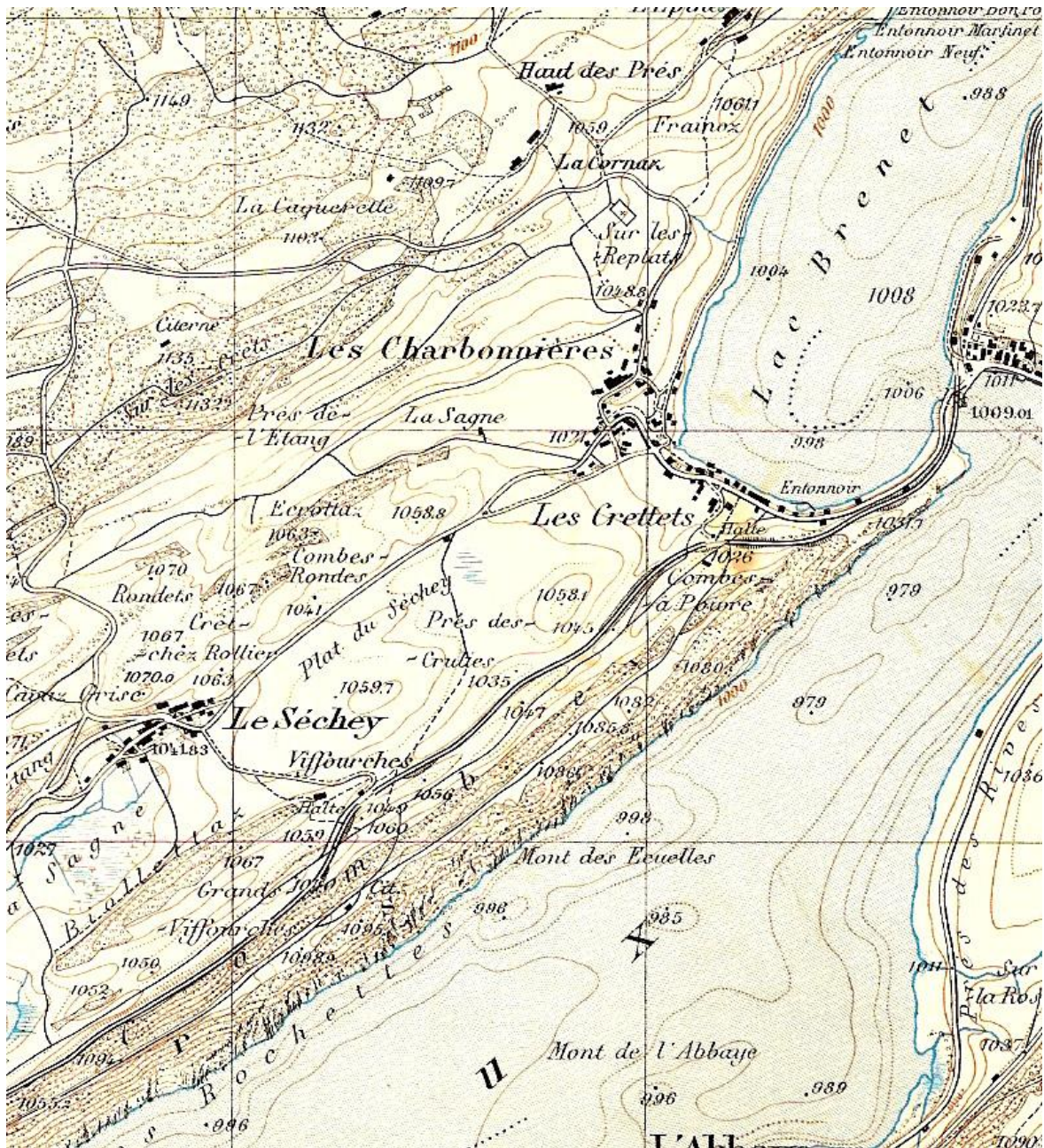
Les grandes vacances... il me coûtait de revenir au Sentier; pour m'étourdir mais aussi pour gagner quelques francs, je m'inscrivis au travail de la tourbe.

Le charbon manquant, on avait repris l'exploitation des tourbières, en plusieurs endroits de la Vallée. Sous les ordres de contremaîtres suisses travaillaient des internés de l'est, plus particulièrement des Russes, et quelques étudiants comme moi (mais pas ceux des grandes familles). Il fallait pousser des

wagonnets, couper des morceaux de tourbe et les entasser pour le séchage, tous travaux assez pénibles : pas de temps pour réfléchir et le soir, on s'endormait comme des souches, même sans avoir bu notre paye comme faisaient les Russes. Ceux-ci n'étaient pas gais, on les comprend; ils travaillaient le plus lentement possible et nous regardaient de travers si nous en faisions plus qu'eux. Un jour pourtant, je faillis me faire tabasser par un groupe déjà un peu excité par l'alcool; certains m'interpellaient dans leur langue, me faisaient de grands gestes, avant de s'approcher d'un air menaçant. Je ne comprenais rien... Enfin Piü, autre étudiant, qui avait appris quelques mots de russe, vint m'expliquer qu'on leur avait promis une prime de rendement et que je retardais la chaîne de wagonnets; ils pensaient que je le faisais volontairement pour leur faire perdre leur prime. Je m'activai alors et tout se passa bien, ils purent se saouler le soir un peu mieux que d'ordinaire ! Ce stage me fit comprendre mieux la mentalité ouvrière communiste. Lorsqu'il pleuvait trop, toutes les machines s'arrêtaient et la tourbe devenait une bouillie intraitable; il fallait arrêter le travail... mais nous touchions cependant nos heures à 60 % (0,60 fr. au lieu de 1 franc). Gagner de l'argent sans rien faire, nous trouvions cela magnifique, nous allions jouer aux cartes à la cantine en espérant qu'il pleuvrait 40 jours et 40 nuits !

Texte de Louis Pellet, « Fils de Colon », Editions La Vuarraz, 1996, pp. 93-94

Exploitation de la tourbe aux Charbonnières (Les Cruilles)



Pendant la seconde guerre mondiale et juste après, une grande exploitation de tourbe fut faite aux Cruilles, près du village des Charbonnières. Si de nombreux vestiges restèrent longtemps après la fin de l'exploitation et firent le bonheur de nos visites d'enfants sur les lieux, depuis lors toute trace d'activité de ce genre y a disparu. Les seuls témoignages qu'il reste de cette époque, une carte de 1945 – ci-dessus – où l'on peut voir « la cantine » au bord de la route cantonale, au coin du petit chemin desservant la zone des Cruilles – les deux photos de la page suivante et enfin un dossier « tourbières des Charbonnières » extrait des ACL, GAC 1942-1944.



Travail pour les adultes comme pour les enfants qui pouvaient probablement se faire deux sous les mercredis et samedis, employés surtout pour étaler et sécher la tourbe.

Il semble ne pas avoir eu d'employés ou d'employées en provenance des pays de l'est ainsi qu'il en fut aux tourbières de Sagne-Wagnard à la même époque. Par contre 38 ouvriers italiens sont signalés pour 1946, venus de la région de Brescia.





L'agrandissement d'une photo prise du Rocher de la Dent, permet de découvrir tout le complexe d'exploitation de vers 1944. A gauche du personnage, le hangar et la tourelle de chargement qui se fera entre deux trains ou même la nuit, et à gauche les tourbières en exploitations et les logements à proximité de la route cantonales



Curieux séchage de la tourbe aux Cruilles, partie occidentale. Emile Baudraz et son fils Pierre. Celui-ci étant né en 1944, on peut lui donner deux ou trois ans ici, nous sommes donc vers 1947, avec une exploitation de la tourbe qui se prolonge encore pour certains habitants.

Exploitation de la tourbe aux Charbonnières avec Ada et Pierre



Ouvriers des tourbières des Cruilles après le repas pris chez la famille Dépraz du Séchey. La fille de la maison, Blanche, est à gauche du pas de porte. Ils ont signé la carte ci-dessous.

<i>Lechomikou</i> <i>A. Rangella</i> <i>A. Perzoff</i> <i>Kochakou</i> <i>a ma petite chère</i> <i>Noire</i> <i>En souvenir d'un tout</i> <i>petit tourbière. B. Leig</i> <i>Léon Bobelion</i> <i>Bansu</i> <i>sketichsky</i>	<i>V. Trac</i> <i>R. Dine</i> <i>Enore -</i> <i>supplément</i> <i>d'articles</i> <i>Bois de France</i> <i>Perzoff</i> <i>A. Tolinske</i>
--	--

Séchéy, 16 mars 1941

Monsieur Mignot, Orbe,

Monsieur,

En réponse à votre téléphone de mardi 11, nous sommes disposés à vous céder la concession pour l'exploitation de tourbe sur les tourbières ouvertes en Combenoire.

Pour en fixer les conditions, une entrevue serait désirable, elle ne peut avoir lieu avant la disparition de la neige qui couvre encore complètement la dite tourbière.

Nous pourrions disposer de 1 à 2 hectares.

Dans l'attente de ...

Albert Buffat

Séchéy, 21 avril 1941

Monsieur Mignot, Orbe

En référence à notre lettre du 16 mars, nous vous informons que la visite des tourbières de Combenoire est possible dès maintenant.

Veuillez examiner la possibilité de venir sur les lieux dans le courant de cette semaine, samedi excepté.

Prière de nous aviser par téléphone no 124, et en cas d'absence, no 109, Le Lieu.

Dans l'attente...

Séchéy, 4 septembre 1942

Tourbavallée, Sentier,

Monsieur le Directeur,

Nous avons pris bonne note de votre intention de venir discuter au Lieu la question de location des tourbières de Combenoire.

La municipalité aura séance lundi 7 et 14 à 18 heures au Lieu.

Ce serait une bonne occasion d'examiner vos propositions avec tous les membres de la municipalité.

Nous espérons que vous pourrez vous arranger pour cette entrevue, et de nous le faire savoir par téléphone.

Séchéy, 17 mai 1943

Tourbières de Combenoire & Charbonnières, Yverdon,

Messieurs,

Nous vous retournons les deux demandes de patentes pour tenancier des cantines des chantiers de Combenoire et Charbonnières.

La préfecture nous informe que les pièces, acte de bonnes mœurs, et déclaration de... sont nécessaires.

Veillez s.v.p. faire le nécessaire directement auprès de la préfecture de la Vallée.

Séchéy, 4 juin 1944

Cantine des tourbières S.A. Yverdon

Messieurs,

L'inspecteur des bâtiments nous prie de vous communiquer que après réunion sur place des installations de cette cantine, voici les mesures minimum de sécurité qui sont prescrites :

- a) autour des chaudières et au-dessus, il sera fixé des plaques d'éternit de 1 m 20 de largeur, de la longueur ...
- b) il est interdit de sortir les tuyaux des chaudières sous l'avant-toit
- c) par un double T, la fumée des 3 chaudières sortira par un tuyau à travers la toiture, tuyau qui sera lui-même isolé par un tuyau d'éternit depuis sous le plafond jusqu'à 70 cm au-dessus de la toiture du bâtiment contre ... la cantine. Il est important que le tuyau de tôle soit aussi... Le tuyau d'éternit sera solidement fixé au mur du bâtiment par des brides.
- d) La cantine sera recouverte d'un matériau incombustible.

Mais les plus formidables documents sur nos exploitations de tourbe, proviennent de la collection Josiane Bossel-Rochat aux Charbonnières.

Nous pénétrons en plein dans l'exploitation des tourbières de Sagne-Wagnard en 1942-1943, avec la présence entre autres personnes, de Auguste Rochat-Michaud, dit Misère, des Charbonnières. Les photos de cette collection, aujourd'hui propriété de sa fille Josiane, lui appartenaient.

Ce qui retient surtout dans ces documents, c'est la présence de personnel féminin, en particulier russe. Ces sympathiques luronnes, aux traits pour certaines, asiatiques, nous impressionnent par leur solidité apparente. Nous ignorons où était logé tout ce monde, au Grand Hôtel peut-être qui aurait ouvert ses portes pour l'occasion, dans quelques autres pensions de famille du village du Pont ? Toute une étude reste à faire au sujet de cet épisode de la guerre 39-45. Il serait bon en particulier de savoir ce que sont devenues ces femmes, et s'il est vrai qu'elles auraient été fusillées à leur retour au pays natal qui ne voulait pas, par la folie de son chef Staline, accueillir des ressortissants ayant été « contaminés » à l'ouest.

Episode en conséquence tragique de notre histoire locale, et chance inouïe d'avoir pu connaître des documents de cette importance, qui remplacent, et de loin, d'autres pièces « officielles » liées à cette exploitation de tourbe.

Les tourbières de Sagne-Wuagnard pendant la guerre de 1939-1940



Les installations des tourbières de Sagne-Wagnard et la présence magique d'un photographe que nous ne saurons jamais assez remercier. Qui est-il ?



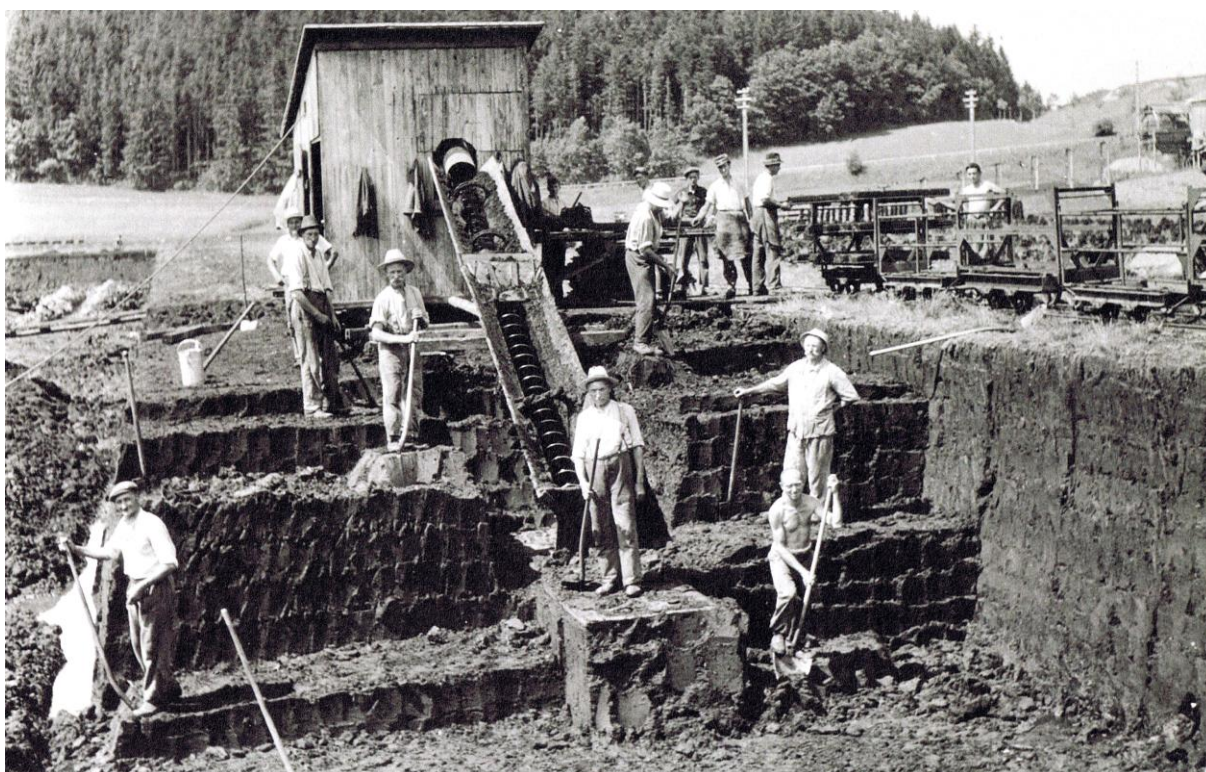
Les chèvres ont-elles un rôle dans l'alimentation des employés.



Femmes russes dans leur attitude sobre et digne. Que deviendront-elles après leur passage à Sagne Wagnard, telle est la question inquiétante que l'on peut se poser.



Jeunes filles russes avec Auguste Rochat-Michaud dit Misère.



Rétroviseur, 2013, p. 279. Est-ce bien toujours à Sagne-Wagnard ?

Mise de tourbières avec leur matériel d'exploitation au Pont - FAVJ, probablement du 19 mai 1921 -

Le samedi 21 mai 1921, les Tourbières de Joux S.A. en voie de liquidation, dont le siège est à Genève, exposeront en vente aux enchères publiques :

Dès midi précis, sur leurs tourbières de Sagne Wagnard, à 15 min. du Pont, l'ensemble du matériel d'exploitation des dites tourbières soit : 1 malaxeuse, 3 wagonnets neufs avec bennes, 2 wagonnets usagers, 20 brouettes, 1000 planchettes, 80 paillats (ou paillots), 1 moufle avec chaîne, 1 lot de rails en fer (220 m. c. voie de 500 mm, écartement et 60 mm de haut ; 83 m. c. voie de 500 mm écart. et 50 mm de haut), 1 lot de rails en bois 106 m. c., 2 louchets nouveau modèle, 6 dits ancien modèle, 1 chaudière cuivre avec foyer 70 litres, 1 dite en fonte, divers : chevalets, pelles, bêches, pioches, piochards, haches, fossoirs, ramassoires, marteaux, paillasses, couvertures, balais et nombreux autres objets dont le détail serait trop long à énumérer, ainsi que le hangar dans lequel se trouve remisé ce matériel.

Note : en sachant qu'Edgar Rochat avait lui aussi une exploitation de tourbe à Sagne Vuagnard, on peut penser qu'il y eut là-bas une activité intense qui concernait plusieurs particuliers ou sociétés.

La tourbe, dans Découverte des milieux humides de la Vallée de Joux, Maria Cristina Mola, Programme Eau 21, 2007.

Découverte de milieux humides de la Vallée de Joux

4 Entretien avec d'anciens ouvriers des tourbières de la Vallée de Joux

Nous avons pensé qu'il serait très utile d'interviewer des personnes qui avaient travaillé dans les tourbières pendant la Seconde Guerre Mondiale. Ce métier n'existant plus de nos jours, cet entretien est un répertoire historique de valeur. Grâce à l'aide de Jean-Pierre Devaud, nous avons pu organiser le 3 octobre 2005 une table ronde qui s'est révélée très intéressante. Il y a eu six intervenants qui tous habitent à la Vallée de Joux : Daniel Capt, Léon Conus, Jean-Paul Guignard, Maurice Mollet, Charles-Hector Nicole et Charly Rochat.

Pouvez-vous nous parler de votre lien avec les tourbières de la Vallée de Joux et la tourbière du Campe en particulier ?

Daniel Capt (DC) : Je n'ai pas travaillé dans les tourbières, mais mes parents en avaient une, qu'ils ont exploitée pendant la guerre.

Léon Conus (LC) : J'ai commencé à travailler le 27 avril 1945, à l'âge de 22 ans, à la tourbière du Campe à la Chirurgienne. J'avais été mobilisé trois mois et comme je n'avais pas de travail, je suis monté ici, avec mon frère. J'ai travaillé seulement en 1945, année étant aussi la dernière de l'exploitation de la tourbe.

Jean-Paul Guignard (JPG) : Je n'ai pas travaillé dans une compagnie d'exploitation de la tourbe, mais pour des particuliers. La commune du Chenit avait mis à disposition des habitants du village toute la région du Campe. Là, il y avait un front de taille et chaque année, on descendait. Cela se remplissait d'eau. J'étais enfant, j'avais entre 10 et 12 ans et à l'époque je ne travaillais pas, j'enquiquinais plutôt ! Nous étions une équipe de gamins, on s'amusait dans ces gouilles. Je me rappelle que nous sommes allés jusqu'à la craie lacustre, parce que nous avons fait des modelages avec cette craie, des animaux, des petits vases, que nous avons cuits. C'est surtout le souvenir que j'en ai. Mais mon père a travaillé dans les tourbières. Il débitait la tourbe à la main, il nous lançait les blocs et après on en faisait des lanternes.

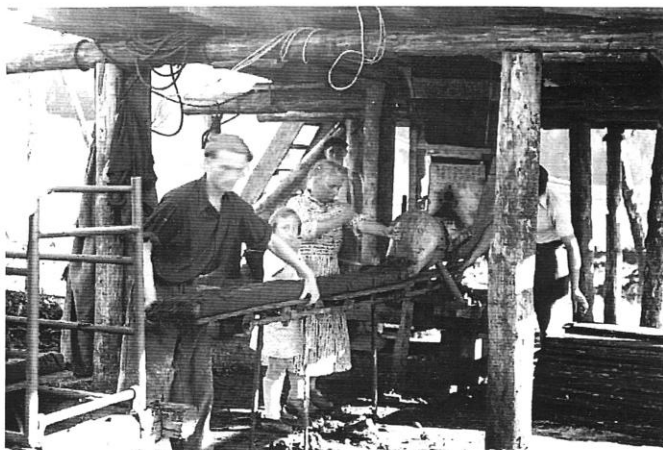
Charles-Hector Nicole (CHN) : J'ai travaillé à la tourbière de l'Ecofferie en 1943 et 1944, j'avais 17 et 18 ans. Il y avait deux propriétaires et j'ai travaillé avec les deux. Le premier a fait faillite. Nous n'avions pas le choix, le travail était obligatoire en période de guerre. C'était soit le travail dans la tourbière, soit le travail en plaine. En 1945, j'ai dû aller moissonner en plaine.

Maurice Mollet (MM) : J'ai travaillé à Derrière la Côte, où il y avait deux tourbières. Ceci pendant les années 1944 et 1945, en été, j'avais 17-18 ans.

Charly Rochat (ChR) : En 1942 et 1943, j'ai travaillé à la tourbière du Campe, à la tâche par mètre². En 1944, j'ai été employé par la tourbière de Derrière-la-Côte. J'y travaillais à l'heure, 70 centimes de l'heure, et dix heures par jour. Mon travail consistait à conduire des wagonnets chargés de plaques de tourbe que nous étendions sur des terrains en pente. En 1945, j'ai rejoint la tourbière des Crêtets, à nouveau en travail à la tâche.

Pouvez-vous nous expliquer le processus de l'extraction de la tourbe jusqu'à son utilisation ?

ChR : Il y avait plusieurs personnes qui travaillaient à la pelle dans la fosse. Ils jetaient les morceaux de tourbe dans une machine qu'on appelait la malaxeuse, dont le tapis roulant descendait à 5 ou 6 mètres de profondeur. Elle malaxait, broyait et comprimait la tourbe, ce qui permettait d'extraire l'eau. Il en sortait de la tourbe sous forme de trapézoïde continu qui arrivait sur des planches de 1 mètre de long. Une femme ou un homme coupait, au fur et à mesure, des morceaux, le plus régulièrement possible.



Employés travaillant à la malaxeuse © collection de J.-P. Devaud

Nous prenions les morceaux que nous mettions sur des wagonnets pour les conduire dans les champs les faire sécher. Au bout de quelques jours, les briquettes étaient retournées par des femmes et des enfants. Une fois qu'elles commençaient à prendre croûte et à durcir, elles étaient amassées en lanternes bien aérées, ce qui permettait de les sécher le plus vite possible. Une fois séchées, les briquettes étaient à nouveau remises dans des wagonnets. Au bord de la route, se trouvait une rampe qui arrivait à la hauteur du camion. Il existait un système de bascule pour verser les briquettes sur les ponts des camions. Ces derniers descendaient jusqu'à la gare du Sentier où il y avait un quai de chargement. Ils reculaient à hauteur des wagons et y basculaient la tourbe



Lanternes de briquettes de tourbe en assèchement © collection de J.-P. Devaud

À quelle profondeur creusiez-vous ?

Réponse collective (RC) : La profondeur à laquelle on extrayait la tourbe variait beaucoup suivant les tourbières. Plus on allait vers le centre de la tourbière, plus on devait creuser, car la couche de tourbe était plus profonde. Mais on peut dire entre 4 et 5 mètres de profondeur.

Était-ce très fatigant ?

RC : Tant que les gens alimentaient la malaxeuse, il n'y avait pas d'arrêt possible. C'était assez fatigant. Alors, de temps en temps, quelqu'un faisait un petit signe aux pelleteurs, qui étaient au fond, pour qu'ils insèrent une came dans la machine. Il s'agit de racines extrêmement dures, conservées dans la tourbe. Ceci bloquait la machine, ce qui nous permettait de nous reposer pendant 5 minutes !

Combien de gens travaillaient dans la tourbière ?

RC : En principe des équipes de 5 à 10 personnes, des adultes, qui étaient vraiment à l'extraction. À la malaxeuse, une femme ou un homme. Aux wagonnets 3 à 4 conducteurs. En plus, il y avait des ouvrières et des ouvriers qui travaillaient à la tâche, selon les besoins de l'extraction. Il s'agissait de femmes et de jeunes de l'endroit. Il y avait aussi un responsable qualifié. On n'avait pas besoin de beaucoup de monde sur un chantier. Nous avions une machine, donc l'extraction se faisait en majorité mécaniquement, seule une petite partie se faisait à la main. À la tourbière des Crêtets, qui était plus perfectionnée, la machine réussissait à creuser dans la tourbière et conduire la tourbe, dans une sorte de tapis roulant, jusqu'à la malaxeuse. Cela ne ressemblait pas à une pelleteuse mais plutôt à une énorme vis.

ChR : À la tourbière du Campe, nous étions sept, je m'en souviens très bien, car il y avait deux jolies filles ! Nous étions 5 garçons pour 2 filles.

Qui étaient ces travailleurs ? D'où venaient-ils ?

RC : La main-d'œuvre à l'extraction était de tous bords ! Des chômeurs, des personnes qui suivaient les chantiers, des repris de justice, des prisonniers, des internés, des travailleurs agricoles, des Italiens, des Russes, des Chinois, ils étaient tous placés pour travailler dans la tourbe, ils ne choisissaient pas. Il y avait beaucoup de gens qui n'avaient pas de métier et prenaient n'importe quel travail.

Combien gagnait-on de l'heure ? Trouviez-vous que c'était bien payé ?

RC : Entre 70 centimes et 2 francs de l'heure, la paie dépendait de l'âge du travailleur et du type de travail effectué, mais pas du sexe. Hommes et femmes avaient le même salaire ! L'égalité existait à l'époque ! C'est depuis que ça s'est gâté ! Les gens qui travaillaient à la tâche étaient payés au m². Les gamins qui travaillaient dans la tourbe gagnaient 70 centimes de l'heure. Ceux qui étaient au fond de la fosse méritaient quand même un peu plus que ceux qui étaient au sec. Même si c'était aussi très pénible pour ceux qui travaillaient aux wagonnets. A plat cela allait, mais lorsqu'il fallait monter les briquettes, c'était très lourd, elles n'étaient pas en plastique !

Travailliez-vous tous les jours ?

RC : Nous travaillions 6 jours sur 7, le samedi matin jusqu'à 11 heures, le dimanche était le jour de repos. Pas le temps de dépenser l'argent que nous gagnions ! Les seuls moments où on ne travaillait pas, c'était lorsqu'il pleuvait, et en hiver. On travaillait de fin mai à fin octobre, au maximum 6 mois.

MM : Toutes les quinzaines, la paie tombait. Je vois toujours mon père autour de la table avec ses grands livres, le contremaître à côté. Il détaillait la facture. « Il y a tant de repas, tant de cigarettes, tant de vin, t'as gagné tant, t'as dépensé tant et voilà ce qui te revient ». Il n'était pas question de rouspéter, c'était ainsi.

ChR : La paie par heure était valable. En tout cas pour les gamins, 7 francs par jour, c'était un salaire très intéressant. Pour les pères de famille, c'était peu, mais cela ne faisait rien. Par comparaison, à la même époque, le prix de l'heure payé à un horloger allait de 80 centimes à 1 franc 30.

Combien d'heures travaillait-on ?

RC : En général 10 heures par jour : de 7h. à 12h. et de 13h. à 18h. Mais les gens qui retournaient toute la tourbe étendue pour la mettre en lanternes travaillaient à la tâche. Certains commençaient à 5 heures du matin et travaillaient jusqu'à la nuit.

Mais le jour de paie, une fois qu'ils avaient l'argent en poche, on peut dire qu'il n'y avait plus personne sur le chantier jusqu'à ce qu'ils aient liquidé tout ce qui leur restait ! Et en ce temps-là, le docteur Rochat venait s'occuper de ces gars qui avaient tellement bu, qu'ils ne bougeaient plus. C'est de là qu'est venu le terme « une tuée » !

MM : C'était dur de se ravitailler à cette époque. Il fallait avoir assez de corps gras, que cela tienne au ventre. Ce n'était pas le 0.5%, cela marchait, je veux dire, au pétrole (à l'alcool !), autrement on n'aurait pas tenu le coup !



Jeunes travaillant dans les tourbières
© collection de J.-P. Devaud

Le travail dans les tourbières était très pénible. Quand on est dans une fosse, que le soleil tape avec la réverbération de l'eau sur la tête, c'est comme au bain. Pour cette raison, on est très contents de raconter ce qu'on a vécu. C'était vraiment très dur. Le soir, surtout les premiers jours, on arrivait à la maison et il n'y avait pas besoin de nous pousser pour aller au lit !

Les femmes travaillaient-elles aussi, quel rôle avaient-elles ?

RC : Les femmes devaient couper le rouleau de tourbe qui sortait de la malaxeuse, tourner les briquettes, faire les lanternes et elles travaillaient aussi à la cantine.



Au Campe.

Quelle était la quantité de tourbe extraite par jour ?

RC : Depuis 1940 – 1941, Les statistiques de tonnages disent qu'au début étaient extraites 11'000 à 12'000 tonnes de tourbe. Après cela a passé à 17'000, voire 27'000 tonnes au maximum. Puis, la production est descendue à environ 8'000 à 10'000 tonnes. Mais il s'agit d'un tonnage global, on pouvait aussi rencontrer d'autres matériaux, comme le bois ou la ferraille. C'est très difficile de dire combien de tourbe était produite par jour. En tout cas, il y avait un wagon qui partait le matin, puis un autre à midi. Donc, il y en avait au moins deux, voire plus par jour, et ceci tous les jours. C'étaient des wagons de marchandise comme on les connaissait, ouverts. Après la guerre, l'exploitation de la tourbe a continué mais à un autre niveau. C'était le « charbon » de la Vallée de Joux. Chaque particulier avait sa tourbe, qu'il exploitait à la pelle, et la rentrait à l'automne dans le local pour se chauffer. C'était notre charbon.

Dans quel but la tourbe était-elle utilisée ?

RC : Toute cette tourbe descendait en ville pour remplacer le charbon, elle était complétée par des pives des sapins. Ces pives étaient ramassées dans les bois. Sèches, ou pas, on en remplissait aussi des wagons. Pendant la guerre, il n'y avait plus de charbon qui entrait chez nous. On a donc été obligés d'extraire la tourbe pour nous chauffer.

Etait-elle exportée ? Si oui, où ?

RC : Elle était expédiée dans tout le canton de Vaud, peut-être même dans les autres cantons, mais à notre connaissance, pas à l'extérieur de la Suisse.

Aurait-elle pu aider l'Allemagne durant la guerre ? Si oui, cela vous aurait-il posé un problème de conscience ?

ChR : Si cela avait été le cas, je vous promets que nous n'aurions pas travaillé dans les tourbières pour les Allemands. Même si nous n'étions pas très racistes, nous n'aurions pas travaillé pour les Allemands. Donc, on aurait dû nous le cacher. Mais pour en être sûr, il faudrait retrouver les exploitants, qui eux, pourraient dire où allait la tourbe extraite.

Est-ce qu'on savait à ce moment-là qu'on était en train de détruire, en quelques années, un énorme patrimoine, qui s'était formé sur des milliers d'années ?

RC : Non, pas à l'époque, nous n'avions pas cette conscience. Les besoins étaient notre principale préoccupation. Il y avait la nécessité de vivre. Les sagnes du Sentier ont été défrichées pour faire place au plan Wahlen (libération de terres pour les cultures). Il était nécessaire que les familles aient la possibilité d'avoir un coin de terrain pour cultiver des légumes. Il n'y avait pas d'écologistes à l'époque !

La tourbe n'est plus extraite aujourd'hui, est-ce une bonne chose selon vous ? Pensez-vous qu'on l'exploitera à nouveau un jour ?

RC : À l'époque, on a exploité la tourbe par nécessité. Mais cela va en temps de guerre uniquement. Nous disions que c'était le charbon du pauvre... Les dernières tourbières étaient exploitées pour l'horticulture et non en tant que combustible. La tourbe était exploitée parce qu'on n'avait simplement pas les moyens d'acheter du charbon.

Alors chaque particulier, pour économiser le bois, qui n'était pas donné, utilisait la tourbe, facile d'accès et surtout bon marché. Il fallait avoir un combustible qui ne coûte pas trop cher.

Nous ne pouvions pas prendre gratuitement le bois en forêt, il était vendu, il était donc précieux ! Plus tard, le mazout et le charbon sont devenus moins chers, mais à ce moment-là, ils étaient trop chers.

Que nous diriez-vous pour conclure ?

RC : Nous pouvons dire que les tourbières étaient beaucoup plus belles avant leur exploitation lors de la dernière Guerre mondiale. Elles sont loin d'avoir l'aspect qu'elles avaient à l'origine. Et même, souvent, le temps a accentué cette dégradation, l'épicéa a pris la place des pins, qui n'ont plus repoussé depuis. Il y avait de magnifiques forêts de pins ! L'épicéa a la particularité d'interdire à presque toute forme de vie végétale de pousser sous son couvert, mis à part quelques rares espèces. Le pin, qui a été abattu, n'est plus revenu.

Avant, il y avait aussi une superbe forêt de pins aux sagnes de l'Ecofferie. Ils l'ont complètement rasée pour exploiter la tourbe et plus aucun pin n'a repoussé. La tourbière du Campe, où se situe le club cynologique, était à l'origine une magnifique pinède. Vers le milieu du XIX^e siècle, elle a brûlé et n'est jamais revenue à son état initial.

ChR : Ce qui s'est passé durant la Guerre de 1939–1945 ne se revivra plus ! Nous avons vécu cette époque difficile certes, mais en privilégiés, n'ayant pas connu la guerre et ses effets. Pour la génération actuelle, nos souvenirs font sourire. Songez donc qu'il y a quelques 50 à 60 ans, nous ne connaissions pas l'ordinateur ! Nous savions calculer, nous savions écrire un texte sans fautes, ou presque ! Nous connaissions la géographie de notre pays, voire de notre région. Nous avions de très bonnes notions en musique et la culture générale n'était nullement ignorée. Songez également que les camps de concentration ne sont plus que des occasions pour certains politiques de créer des polémiques. Dans trente ou quarante ans, nos jeunes d'aujourd'hui diront certainement : 1980 à 2000, c'était la belle époque !



Tourbières «Les Sagnes du Campe». Du 26 avril au 7 septembre 1943, 1200 tonnes ont été extraites.



Au Campe.



Idem.

La tourbe...

Si l'on se réfère au Petit Larousse illustré, la tourbe est qualifiée de charbon de qualité médiocre, formé par la décomposition partielle de végétaux, laichés, mousses, sphaignes.

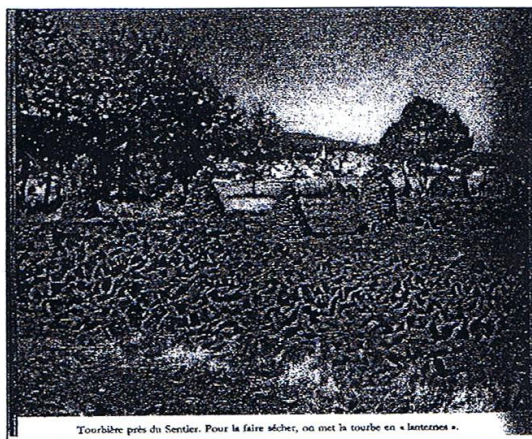
Qualité médiocre certainement, tout en faisant une distinction entre la tourbe brune et noire, cette dernière ayant un pouvoir calorifique supérieur.

Actuellement, la tourbe est bien connue des amateurs de jardinage. La qualité de ce substrat, composé de tourbe, succédané de tourbe, de fibres de bois et de compost d'écorces, est un excellent terreau permettant un bon amendement du sol.

Mais, faisons un saut de puce dans le passé, c'est-à-dire pendant les hostilités des années 39-45. La Suisse entourée de forces belligérantes, était confrontée à de gros problèmes de ravitaillement en combustibles, entre autres. Le bois étant déjà fortement sollicité, la tourbe apportait alors un complément bienvenu.

C'est ainsi qu'à La Vallée de nombreuses tourbières furent exploitées, aux Charbonnières, au Solliat, Derrière-la-Côte, Chez Villard, au Campe et autour de la Sagne du Sentier. Cette dernière avait déjà été mise à contribution pendant la guerre 14-18, d'anciennes fosses d'exploitation encore bien visibles, en témoignent.

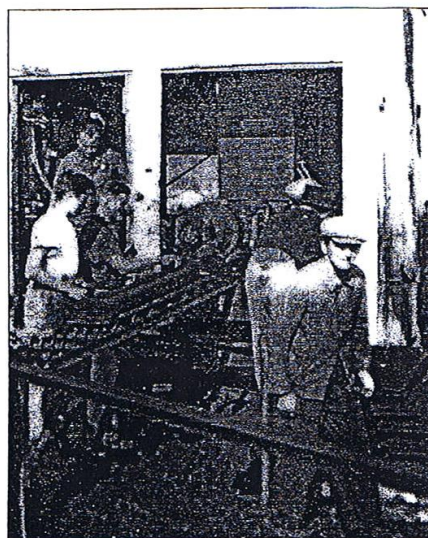
L'exploitation de la tourbe se décline alors de deux façons: la première mécanique, industrielle, la seconde artisanale et familiale... Dans ce cas la commune du Chenit octroyait, moyennant une taxe, la possibilité aux habitants d'exploiter une concession dans la tourbière de Chez Villard. J'ai là-dessus quelques souvenirs d'enfance



de ce travail pas très reluisant! Mon père était au fond de la fosse muni d'une pelle rectangulaire. Il découpait des tranches de tourbe qu'il nous lançait. Juchés sur la butte, l'on devait les racroquer tant bien que mal. Parfois on les prenait en pleine figure!

Ensuite, il fallait étendre les morceaux de tourbe, les retourner, après les mettre en appui l'un contre l'autre. Une fois ces opérations terminées, on construisait des lanternes, sorte de pyramides, afin d'en assurer le séchage. Le spectacle de ces nombreuses pyramides avait un côté sympathique. Il était le fruit d'un dur labeur...

L'exploitation mécanique était moins folklorique! Attardons-nous un instant sur l'établissement mis en place dans la sagne de Chez Villard, soit en dessous de l'actuel foyer l'Agapê.



La malaxeuse en pleine action

De puissantes machines extrayaient puis malaxaient le précieux combustible en forme de briquettes, et le déposaient dans des wagonnets circulant sur des rails en bois (le métal étant rare). Le chargement était étendu sur les champs afin d'en assurer le séchage. Ensuite il était hissé sur la rampe avant d'être acheminé par chars vers la gare du Sentier.

Ce travail saisonnier procurait de l'embauche pour des journaliers et parfois aussi pour des internés (réfugiés de guerre sous contrôle de l'armée suisse). Les enfants à partir de douze ans étaient également les bienvenus!

À l'époque, les enfants devaient accomplir de nombreuses corvées: bois, tourbe, jardinage, attraper des taupes (opération rémunérée 20 cts la queue), garder les vaches l'automne, etc. Tout un programme! Mais, comme si cela ne suffisait pas, nous étions une bande de gamins, mon frère aîné et moi, engagés pendant une partie de nos vacances d'été dans l'entreprise précitée, (le solde étant réservé pour la baignade au lac) afin de nous faire des petits sous! Notre travail consistait à travailler la tourbe afin d'en assurer le séchage.

Mais les rapports adultes-enfants n'étaient pas toujours cordiaux, les premiers cités ne voyaient pas la concurrence juvénile d'un bon œil. Vexés par cette attitude peu compréhensive, car il y avait du travail pour tout le monde, nous avions alors décidé (cela ne s'invente pas) de faire la...grève!

Nous étions assis sur la rampe de chargement afin de manifester notre mécontentement.

Le chef de chantier, Monsieur Capt, habitant au Sentier, personnage plein de bon sens, avait réussi à arrondir les angles et tout était rentré dans l'ordre.

Et la production de tourbe, momentanément stoppée, avait repris de plus belle! Il faut dire qu'elle assurait tout de même une part des besoins énergétiques de l'époque.

La production de tourbe a pris fin sitôt l'approvisionnement des énergies fossiles rétabli.

Finalement, cette tranche de vie en valait bien d'autres, si l'on se réfère à une certaine jeunesse d'aujourd'hui et les problèmes qu'elle cause à la société

Autres temps, autres moeurs.

P.S. Actuellement, il n'est plus possible de prélever de la tourbe, les tourbières ainsi que les zones humides étant protégées sur le plan fédéral (initiative de Rothenthurm).

Compléments :

Rapport de Lucien Reymond sur les tourbières, de 1864

Monsieur le Président et Messieurs,

A mesure que la population s'est développée et s'est étendue, le sol acquit de plus en plus une valeur réelle et moyenne toujours croissante ; mais cette valeur relative entre les différents produits a varié beaucoup dans leurs rapports entre eux.

L'homme, en s'implantant sur le sol, en se l'appropriant, en a changé la nature primitive et l'a forcé par la culture à lui livrer d'autres produits plus appropriés à ses besoins, plus en rapport au développement de l'ordre social. Mais il est arrivé quelques fois aussi que ces mêmes hommes, par suite de l'imperfection de leur nature, n'ont été ni assez prévoyants ni assez sages, sont allés trop loin en ne tenant compte que de quelques mesquins intérêts momentanés et on détruit l'équilibre qui doit exister pour leur bien même entre les différents produits de la terre. Un homme est dans le principe moins une individualité distincte qu'on ne le pense peut-être, ce n'est qu'un anneau à une chaîne dont l'extrémité est l'infini, une faible particule d'un tout qui est l'humanité. La société, dans son ensemble, doit raisonner comme le fait une famille, avec cette différence que la seconde n'a qu'une existence bornée, tandis que la première est impérissable et aura les mêmes besoins à satisfaire à perpétuité.

Il y a seulement trois siècles que les rares habitants de notre vallée avaient pour principale occupation d'incendier les forêts et détruire le bois par tous les moyens possibles ; mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui on plante des sapins dans des endroits où ces braves gens ont eu bien de la peine à les extirper. Ils avaient raison et nous n'avons pas tort. Cela vient seulement à l'appui de ce qui a été dit ci-dessus sur le changement de la valeur relative des différents produits de la terre. Les autres natures de sol ont augmenté aussi, les prés, les champs, les pâturages, ont acquis une valeur intrinsèque beaucoup plus grande ; l'accroissement de la population, l'extension des relations commerciales, l'abondance du numéraire, seront cause que cette augmentation suivra toujours la marche ascendante qui lui est donnée.

Mais de tous les terrains de notre contrée, les moindres, les plus insignifiants, ceux dont la possession paraissait être la moins utile, c'est sans contredit les tourbières. Néanmoins, comme les autres, ils ont fini par acquérir une valeur réelle ; on a fini par comprendre que la nature qui n'a rien fait d'inutile, avait accumulé une quantité prodigieuse de combustible dont l'industrie des hommes tirerait parti un jour.

Le village du Sentier ayant commencé à se former, le défrichement des terres labourables et des prés commença ; tous les terrains propres à une culture quelconque, furent abergés successivement aux premiers colons ; ceux de nulle valeur furent laissés de côté et restèrent du domaine public ; ainsi les marais de la tête du lac et les tourbières par exemple. Néanmoins, malgré l'ignorance de ces temps, nos ancêtres n'étaient pas sans avoir cependant le pressentiment que ces propriétés pourraient avoir une utilité quelconque pour l'avenir. Car il paraît que vers la fin du XVII^e siècle, les propriétaires fonciers du Sentier et des environs, anticipaient insensiblement et graduellement sur le terrain des marais en agrandissant leurs prés aux dépens de la tourbière ; ce qui fut cause qu'en 1699, sur la demande des autorités communales du Chenit, le bailli de Romainmôtier ordonna qu'un abornement régulier et définitif de ces propriétés devait être fait, ce qui eu lieu la même année. Telle est l'origine du mas de terre resté en friche sous le nom de Sagne du Sentier. Celle du Campe doit avoir une origine semblable.

La commune du Chenit les vendit plus tard. Elles ont passé entre les mains de plusieurs propriétaires pour revenir en dernier lieu à la maison des Forges de Vallorbes qui les revendrait aujourd'hui.

Lors de la vente qui en fut faite par feu Monsieur Samuel Rochat, ancien colonel, l'opinion de beaucoup de citoyens était que déjà alors la commune devait acheter. Il est à croire qu'elle aurait bien fait. Pour tout homme qui veut étudier un peu notre histoire locale et suivre pas à pas pour ainsi dire la marche du développement de notre contrée, il est de fait que c'a été une faute d'abord dans bien des cas d'avoir laissé une portion de sol de notre vallon devenir la propriété d'étrangers, et une seconde de ne pas les racheter quand la chose se pouvait à de bonnes conditions. Il faut bien tenir pour certain que si nous n'achetons pas cette fois-ci, le même reproche nous sera adressé avant que bien des années soient écoulées.

Quelque soit le propriétaire de ces tourbières, la tourbe reste toujours dans la contrée, dit-on. C'est juste à certains égards, mais il ne faut pas perdre de vue qu'un étranger quel qu'il soit exploitera pour lui et suivant ses convenances, et non d'après celles de la contrée. Qui sait à l'avenir si le passage par Jougne de la ligne ferrée ne permettra pas une branche de commerce dont le monopole nous sera enlevé ?

Mais sans parler de l'exportation de la tourbe, il faut compter à l'avance sur celle du bois sur une grande échelle. Bien des gens s'effraient du renchérissement du combustible, c'est à tort. S'il était possible d'empêcher la sortie des bois de la Vallée pour que les habitants le paient un peu meilleur marché, ce serait la mesure la plus impolitique qu'on puisse prendre. La richesse

d'une contrée est l'écoulement et la vente des produits de son sol et de son industrie. La Vallée a du bois pour elle et plus que pour elle, il faut qu'elle en vende, elle a un bel avenir en jeunes forêts, mais il faut qu'elle en livre les produits au commerce et amène des capitaux. Ce commerce deviendra important dans quelques années par le voisinage des chemins de fer. C'est alors qu'on appréciera la valeur réelle de nos vastes tourbières.

La commune du chenit en étant propriétaire pourra, par ce moyen, en livrant la tourbe à la consommation, faciliter ses ressortissants et les empêcher de s'apercevoir de l'enlèvement du bois de chauffage qui aura lieu d'une manière importante. Pour cela et pour pouvoir, cas échéant, desservir toute la commune, il faudrait acheter aussi celle du Campe.

Une raison qui doit engager la commune du Chenit à faire cet achat pour en livrer le produit au public, c'est qu'elle s'est appropriée les bois appartenant aux bochéreurs et a privé ses ressortissants de leur antique et primitive propriété. En facilitant l'emploi de la tourbe, elle ne ferait qu'un acte de justice en même temps qu'une affaire financière. La commune du Lieu, qui a une population bien inférieure en nombre et mieux placée encore que nous pour les bois, vend chaque année des toches de tourbe à exploiter dont elle retire de 4 à 6 frs. La perche carrée. De cette manière elle fait de belles recettes en rendant service à ses ressortissants. Celle du Chenit en pourrait faire autant et mieux encore.

Pour ce qui est des bâtiments existants sur ces tourbières et de leur emploi pour y établir le maître des basses œuvres, la Commission ne les trouve pas très convenables tels qu'ils sont ; ils sont construits tout en bois et coûteraient beaucoup pour les rendre habitables. D'un autre côté elle a bien reconnu l'urgence de créer une voirie nouvelle en exécution de la loi sanitaire, mais elle ne se trouve pas placée et suffisamment renseignée pour se prononcer sur l'opportunité qu'il y a à abandonner le logement actuel de l'équarisseur pour en construire un nouveau.

C'est partant de ces considérations qui précèdent que votre Commission, à l'unanimité, a conclu de vous proposer :

1o Que l'utilité que pourrait avoir pour l'avenir la possession des tourbières du Sentier et du Campe, l'achat en soit décidé en principe mais à un prix qui devra être bas. La commission

n'a pas fixé de chiffre, la Municipalité marchandera et traitera s'il y a lieu, la sanction légale du Conseil étant réservée.

2o Que pour ce qui est de l'équarisseur, il y a nécessité à déplacer la voirie le plus tôt. Quant au logement de ce fonctionnaire, la Municipalité fera rapport là-dessus après s'être entendue avec les autres communes du district.

Lu et approuvé en commission le 17 décembre 1864, Lucien Reymond, garde-chef, rapporteur⁸.

Du 5 juillet 1890, Orient-de-l'Orbe – **sur les vendeurs de tourbe** –

Entête : Fabrique d'horlogerie, spécialité de mouvements pour montres compliquées et de mécanismes en tous genres, A. Lugrin, Orient-de-l'Orbe (Vallée de Joux, Suisse). Répétitions, chronographes, compteurs, quantième, rattrapantes, arrêts de secondes. Fournitures diverses, etc. Systèmes nouveaux interchangeables, procédés mécaniques,

Monsieur le Syndic de la commune du Chenit,
Monsieur,

En lisant le dernier no de notre Feuille d'Avis, je remarque que prochainement le vérificateur des poids et mesures aura à étalonner les brocs, brantes, caisses à gravier, cadres de moules, etc., ce qui me fait me demander encore une fois de plus pourquoi l'on n'oblige pas les vendeurs de tourbe à avoir comme partout ailleurs des caisses ou bannes poinçonnées mesurant 3 ou 4 mètres pour vendre leur marchandise aux consommateurs.

En prenant cette mesure, je crois que notre municipalité ferait éviter, par ce fait, beaucoup de réclamations et contestations qui surviennent assez fréquemment entre les acheteurs et les vendeurs de tourbe.

Espérant que vous daignerez prendre en considération ma petite requête, je vous présente, Monsieur le Syndic, mes salutations bien distinguées.

A. Lugrin⁹

Du 4 août 1890, Le Campe-Brassus – **la tourbe toujours, quelques réflexions sur la manière de l'exploiter** –

David Auguste Piguet, Brassus,

A Monsieur Eugène Golay, secrétaire municipal aux Piguet-Dessous,

En réponse à votre honorée du 17 juillet, par la présente je vous indique mes vues à ce sujet.

Pour mon compte personnel, voici le système que je me sers pour le mesurage de la tourbe.

Je possède un char à pont. On m'arrange une caisse qui s'adapte dessus, de la contenance de 4 m³ (et dont je suis tout disposé à la faire mesurer et sceller). Ensuite on se sert d'un char à échelles et on se sert d'une caisse de ½ mètre cube pour en opérer le mesurage et la dite caisse peut aussi se cuber et s'étalonner. Ou en cas que certaines de caisses de ½ mètre cube ne conviennent pas, et que c'est le char à échelles qui est le plus pratique pour le transport de

⁸ ACC, BB 3, du 17 décembre 1864.

⁹ ACC, lettres reçues.

ces marchandises, je propose et vous conseille suivant. On pense arranger une mesure de 1m3 et au-dessus, avec le char à échelles. Organisez avec des planches et qui peut être calibré et étalonné pour le transport en hiver. Il ne peut s'opérer qu'avec des sacs, tout de ...

Monsieur, je vous salue bien sincèrement.

D.A. Piguet¹⁰

Note : orthographe à l'arrache ou sincèrement devient sinsairement, opérer aupérer, etc... le tout nous prouvant que nous avons ici à faire avec un professionnel de la tourbe peu intéressé par les écritures, encore que sa calligraphie, mis à part l'orthographe, n'est pas désagréable...



De tels équipages se découvraient encore dans les années vingt ou trente du XXe siècle. Admirez les bœufs de ce chargement, seule photo que nous ayons de ce genre de transport.

¹⁰ ACC, Lettres reçues.

La Grande Encyclopédie de la Vallée de Joux
No 137

Mise en page Rémy Rochat

VIEUX METIERS DE LA VALLEE DE JOUX
LA TOURBE ET SON EXPLOITATION



Editions Le Pèlerin
2016

